

PURGATOIRE

DU MÊME AUTEUR

Svinobourg (Le Seuil, 2005)

Furioso (Musica Falsa, 2008)

Le Syndrome de Fritz (Noir sur Blanc, 2010/Libretto, 2012)

Repas de morts (Allia, 2011)

Face au Styx (Rivages, 2017/Rivages Poche 2018)

L'Agneau des neiges (Rivages, 2021)

Dmitri Bortnikov

PURGATOIRE

Traduit du russe
par Julie Bouvard

*Texte revu par la traductrice
en collaboration avec l'auteur*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La publication de cet ouvrage a bénéficié
du soutien de la Fondation Leenaards.

Titre original : *Spiachtchaia krassavitsa*

Copyright © 2005, Dmitri Bortnikov

© 2022, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-714-3

À ma mère

*Ici, tout est pure fiction, absolument tout :
les rêves, les gens, les chiens,
la ville, le fleuve, les chants, les cimetières.
Je ne veux ni visages, ni références, ni allusions.
Aucune ressemblance avec rien.
Un grand rien sur tous et sur tout.
Oui.*

Avertissement de la traductrice

Purgatoire est le dernier texte écrit en russe par Dmitri Bortnikov. C'était en 2005. Depuis, sur les couvertures de ses livres, « Dmitri » est devenu « Dimitri », car il écrit désormais en français des œuvres échappant à toute classification, qui fascinent autant qu'elles bouleversent lecteurs et critiques.

La première fois que nous avons évoqué ensemble cette traduction, c'était en 2009. Dmitri tenait beaucoup à ce que je traduise précisément ce texte-là, tandis que, de mon côté, j'insistais pour traduire *Le Syndrome de Fritz*¹, son premier roman, salué par deux prix littéraires russes parmi les plus prestigieux. J'ai fini par obtenir gain de cause. Toutefois, je n'avais pas manqué de lire *Purgatoire*, qui s'intitulait alors autrement – *La Belle Endormie*. Lecture difficile à oublier ! L'impression d'être happée, engloutie, par une eau sombre, piquée d'écume étincelante. Comme il m'avait parlé, ce rêve éveillé, peuplé de personnages fous, si réels dans leur folie ! Si incarnés, à l'instar de la mort les menant par le bout du nez, omniprésente, polymorphe, parfois brutale, parfois douce, tantôt cruelle, tantôt facétieuse. Dans un même temps, il m'avait semblé que l'auteur avait trop à dire, tellement à dire qu'il chargeait d'un surplus, multipliant les trames parallèles,

1. Paru aux Éditions Noir sur Blanc en 2010.

ce tissu narratif hors catégorie – ni « roman », ni « essai », ni « fiction » ; « mélopée », peut-être, serait encore le terme le plus approprié. Pour en rendre la mesure, il fallait le reprendre. Le repenser. Le réorganiser suivant son véritable cours, sans se laisser emporter par des lames, quand bien même de fond, néanmoins passagères. À l'époque, j'avais fait part de ces impressions à Dmitri, et nous en étions restés là.

Les années passèrent. Parut *Furioso*, puis *Repas de morts* – œuvres coups-de-poing, écrites dans un français à nul autre pareil, où je retrouvais l'écho de certains passages de *La Belle Endormie*. Certains passages seulement, et un écho lointain : ces œuvres aussi parlaient de folie, d'enfance et de mort ; là aussi, les mots servaient non pas à décrire le monde extérieur, mais à exprimer la vie intérieure – la seule et unique réalité qui importe. Et cependant, c'était une parole tout autre, véhiculant une imagerie complètement différente, et pour cause : à chaque langue son verbe, et le français de Dimitri n'est pas le russe de Dmitri. Le second n'est peut-être pas aussi expérimental que le premier ; il n'est sans doute pas aussi « dissident », ni dans sa syntaxe ni dans sa ponctuation, mais... Mais ce qu'il dit n'appartient qu'à lui – une intimité, une étrangeté, une profondeur, un rire aussi, en un mot : tout un univers, qui ne peut être redit dans une autre langue par le même auteur. Cela peut-il être traduit ? Oui. À la rigueur. Aussi, au fil du temps, entendais-je un appel de plus en plus impérieux : comme j'avais traduit le premier « roman russe » de Bortnikov, il me fallait traduire son dernier, dont les fulgurances, obsédantes, réclamaient d'être transmises. Je revins donc vers Dmitri et lui reparlai de sa *Belle*. Il était loin de partager ma conviction : il était trop accaparé par l'écriture de *Face au Styx* pour revenir à cette « œuvre de jeunesse », et puis, il était devenu un écrivain français... J'insistai. Il accepta d'y réfléchir. Quelque temps plus tard, il m'appela, après avoir relu le texte original :

- La moitié est à jeter ! me lança-t-il, catégorique.
- Le tiers..., marchandai-je.
- Soit, concéda-t-il. À une condition : tu détricotes et tu retricotes tout. Tu as carte blanche.

Rarement pareille chance est donnée aux traducteurs. Pareille confiance aussi. C'est donc forte de cette chance et

de cette confiance que je me suis attelée à la tâche, « détricotant », « retricotant », écumant le récit, le filtrant en quelque sorte, avec l'aval, bien entendu, de l'auteur, et le soutien sans faille de l'éditrice. De *La Belle Endormie* originelle, beaucoup de choses ont été ôtées, déplacées, modifiées. À commencer par son titre – aussi bien Dmitri que moi-même le trouvions incongru : trop « joli », et surtout discordant par rapport à cette étrange mélodie, cette lente immersion dans les replis de l'âme. Avons-nous bien fait ? Le jeu en méritait-il la chandelle ? D'aucuns nous objecteront que ce n'est pas là ce qui s'appelle une « traduction » ; je leur répondrai que si la traduction est l'expérience ultime de la lecture, alors *Purgatoire* est la lecture ultime de *La Belle Endormie*, et que, oui, trois fois oui, l'enjeu valait pareille gageure. Quant au résultat... Il incombe au lecteur seul d'en être le juge.

Julie BOUVARD

I

Nous attendons des invités. Ce sont des gens de la ville, mais nous avons des assiettes creuses pour la soupe et des plates pour la suite, donc nous n'avons pas à rougir. Ma mère découpe le lapin et sourit en le découpant. Elle a le feu aux joues.

Le voilà ! C'est lui ! Son petit gros orteil. Pas un petit doigt, non, un petit gros orteil, un gros orteil mini-mini-mini. J'ai rien compris. Quand le ventre est plein, le cerveau a du mal à fonctionner. Le mien, en tout cas. Quel âge avait-elle ? Trois, quatre ans, dans ces eaux-là. Ce que je sais, c'est qu'elle était déjà « propre », elle « demandait le pot ».

On l'a apportée, endormie, dans la grande pièce. Tout doucement, pour ne pas la réveiller. Son petit pied pendait dans le vide, un petit pied dans une petite chaussette, une petite chaussette blanche, si blanche qu'elle en paraissait extra-terrestre – pas une tache, pas une poussière. Une blancheur incroyable ! Cette chaussette, on l'aurait crue cousue dans un pétale de lys. Oui. Une fraîcheur ! Elle-même donnait l'impression de n'avoir jamais foulé terre, d'avoir toujours été portée, partout, en toute circonstance, et cette petite chaussette semblait faire partie intégrante de son corps. Savait-elle seulement marcher ? Si ça se trouve, non ! Si ça se trouve, elle était tout le temps inerte. Ou tout le temps endormie, qui sait ? Une telle immobilité ! Une telle pureté ! La petite chaussette était

plus blanche que la neige, plus blanche que la plus blanche des neiges, plus blanche même que le mot « neige » et, même, oui, plus blanche que l'idée de neige. Mille fois plus blanche ! Rien à voir ! En comparaison, la neige et l'idée de neige n'étaient qu'un tas de charbon. Voilà. Une petite chaussette plus blanche que l'idée même de neige.

Son petit pied nu... Oui, parce qu'après, on lui a retiré sa chaussette et j'ai pu voir ses orteils. Son petit gros orteil. Houhouhou, lui alors ! Il pointait dans l'air, tout seul et tout rond, dressé au milieu de ses rêves. C'est à cause de lui que j'ai perdu la boule. À cause de lui, oui ! Je l'ai fixé et hop ! fini ! impossible de m'en détacher. Ce gros orteil sur ce petit pied, ce gros orteil si petit, tout petit, tout mini-mini, riquiqui...

C'est sa mère qui l'a apportée dans la grande pièce. Comme sur un plateau, je vous jure ! Avec un sourire entendu, histoire qu'on se tienne bien sages sur nos chaises, qu'on ne danse pas sur la tête d'extase. Un sourire d'excuse et cependant fier. Elle et sa fille venaient de la ville : les assiettes creuses, les assiettes plates, ça leur glissait sur les plumes. Merde, elles les avaient même pas remarquées !

Ce jour-là, nous les gosses, on passait à l'as. Elles avaient plus important sur le feu – les vacances. Deux jeunes femmes tombées tête la première dans l'été, ma mère et la mère de la petite fille dont le minuscule gros orteil avait tordu le cou à ma cervelle. En vérité, je n'avais même pas compris que c'était une « fille ». Je veux dire, pas tout de suite.

On l'a couchée et je me suis approché et j'ai pu la voir tout entière. J'ai eu envie de la toucher. Fille ou garçon, je m'en foutais – c'était un être, juste un être, à nul autre pareil, un être que je voulais toucher, pétrir, soupeser, bercer. Renifler. Elles, je ne les voyais pas, pas plus qu'elles ne me voyaient – on m'avait coiffé d'un bonnet magique. Oui. Un bonnet magique qui faisait que je ne voyais rien ni personne, excepté cette petite nymphe à la tête bouclée. Tout le reste avait disparu. Il n'y avait plus rien d'autre, rien à côté, rien au-dessus ni en dessous, rien qu'elle et son gros orteil. Voilà. Rien de plus, rien de moins.

Ah si, une chose encore ! les odeurs. Mère et fille avaient apporté des odeurs nouvelles, complètement, totalement différentes des nôtres. Immobile, le regard rivé au sol, je me tenais

comme le sprinter sur la ligne de départ. Comme ça, oui, exactement ! Putain, j'étais sens dessus dessous ! Ces nouvelles odeurs m'assaillaient de toutes parts ! En masse ! Ces odeurs, bon Dieu ! Dès que mère et fille avaient franchi notre seuil, je les avais reçues en pleine poire. C'était quoi, au juste ? des fleurs ? du parfum ? le creux de leurs cous, leurs aisselles ? leurs paumes ? leurs bouches ? du chocolat ? bonbons au caramel ? draps séchant au soleil ? poussière ? Ça sentait quoi, merde ? ! La ville... L'essence... La sueur... La fatigue... Non ? Alors quoi ? Les sandales en cuir de la jeune mère ? Son rouge à lèvres ? Tout ce que je sais, c'est que ces odeurs m'ont extirpé de ma solitude. Elles m'ont débusqué dans ma cachette et jeté dehors, elles m'ont expulsé de mon existence secrète. J'ai quitté la solitude en claquant la porte, à peine mère et fille avaient-elles franchi notre seuil. C'était écrit, ça devait être ainsi. Ainsi, et pas autrement.

Je crois que c'est ce qui s'appelle un *coup de folie*, non ? Hop ! et salut. En une seconde, on est fou. On fixe un point et... salut ! Ce point, il peut se nicher n'importe où, une fissure dans l'asphalte, l'oreille du voisin, partout où bon lui semble. Et il peut surgir n'importe quand. Et... impossible de le voir venir ! Ha ! c'est ça, le truc ! Le détail qui tue ! Impossible de le voir venir, ce satané point ! On n'en a tout simplement pas le temps : on le fixe, et hop ! on ne reconnaît plus rien ni personne. En une seconde, tout est différent. Ce point transforme tout, du tout au tout. Tout ! Tout ! Et encore une fois – tout.

Merde, je ne me souviens même plus de son prénom. Juste de l'été. De cet été-là, précisément. Mais bon, est-ce que ça a de l'importance, un prénom ? Bien sûr que non ! Ça n'a aucune espèce d'importance. Pas plus que le reste.

J'étais timide à crever. Cet été-là, je me souviens, je l'étais. La journée entière, je ne sortais pas, je me tenais à la fenêtre, tapi dans l'ombre, comme si j'avais honte. De quoi ? On s'en fout. La petite sortait dans le jardin, elle allait dans le coin le plus reculé, là où poussait un buisson de cassis, un buisson impénétrable que l'été, à mesure qu'il s'étirait, recouvrait de toiles d'araignées. Personne ne pouvait y pénétrer, dans ce buisson, sauf moi. J'en connaissais toutes les entrées et toutes les sorties. Il était ma tanière. Cet été-là, il m'a été sacrément utile. Oui. Cet été-là précisément, un été mystérieux, le plus long, le plus beau de tous les étés.

S'il m'arrivait de sortir, ce n'était qu'à la fraîche. Je longeais la colline, évitant de croiser les gens du village. En temps ordinaire, les gens du village, je m'en fichais de les croiser, mais cet été-là, quelque chose avait changé, quelque chose dans l'air brûlant, dans le parfum des fleurs nocturnes. Elles se fermaient pour dormir. Accroupi au-dessus d'elles, j'essayais de saisir cet instant, ce moment envoûtant où leur parfum se faisait si fort qu'elles paraissaient vibrer, comme si elles l'exhalaient pour la dernière fois. Il m'asséchait la bouche, il me piquait la gorge. D'un coup, l'angoisse montait. Brusquement. Une terreur sans nom, qui me happait de la tête aux pieds. Toujours avant le coucher du soleil, juste avant. Une vague de mauvais pressentiments. Mutisme et pressentiments. Cet été-là, la vague m'avait emporté pour la première fois.

Je tournicotais dans la colline, grim pant à son sommet, redescendant vers les maisons, regrim pant au sommet. Je me cachais de tous. Dans notre jardin aussi, je me cachais, tapi dans le buisson de cassis. Ne pas montrer le bout de son nez. Sous aucun prétexte ! Se déplacer à pas de loup. Se rendre invisible. Et puis attendre. Attendre son heure.

Je me travestissais en un foutu petit-garçon-sage-comme-une-image, histoire que tout le monde le voie et qu'ensuite on m'oublie. Ha ! tout l'art est là ! L'art compliqué de la première impression. Bon sang, à quoi est-ce qu'il tient ? Est-ce dans les mots ? Dans le regard ? Dans le fait d'amener vos pantoufles ? De vous préparer une tasse de thé ? Oui, bien sûr, ces petites choses comptent, elles sont même indispensables, sinon on ne va pas bien loin. Mais elles ne sont que périphériques. Elles se situent seulement à la lisière de l'art. Le truc, lui, se trouve au centre. Au beau milieu, oui. On naît avec, voilà. Soit on l'a, soit on l'a pas. Sinon, laissez tomber : quel que soit votre travestissement, votre désir profond pointera toujours le bout de son nez. Au final, le naturel reprendra le dessus. Tôt ou tard, cet enfoiré reviendra au triple galop et vos pensées enfouies remonteront à la surface. Fatalement. Pour ceux qui n'ont pas le truc du tout, mais alors ce qui s'appelle pas du tout, c'est la merde assurée : le naturel jaillit à gros bouillons par tous les pores de leur peau et éclabousse les murs aux yeux de tous, genre en plein repas de famille. La grosse merde, quoi. La merde de chez merde. Oui.

Faut naître avec, voilà tout. C'est comme une infirmité, une bosse ou un pied bot. Un *talent caché*. Ha ! la bonne blague ! Impossible de l'acheter à la foire d'empoigne, celui-là, aucune chance ! Qu'est-ce que ça peut foutre ? On appâte les poules avec des cot-cot-cot et les pigeons avec des piou-piou-piou, et après ? Qu'est-ce que ça change, bon Dieu ? Que dalle. *Ça*, soit on l'a, soit on l'a pas, point. Et sûrement qu'il n'y avait rien à tirer de ma pomme, ni d'un côté ni de l'autre, mais *ça*, je l'avais. Oui. Là encore, qu'est-ce qu'on s'en fout ? Ça vaut pas le quart du dixième d'un pet de souris. Je l'avais, oui, et après ? Rien. Point, à la ligne.

Mes journées s'étaient rétrécies. Elles étaient faites rien que pour elle. Quand elle voulait jouer, elle squattait mes journées : elle y entrait sans frapper et s'y installait à son aise. Un à un, elle débattait ses jouets. J'étais foutu ! Elle prenait toute la place ! Il n'y avait plus de place pour personne d'autre, dans mes journées, pas même pour moi. Il n'y avait qu'elle, lovée dans l'été chaud, toute gorgée de soleil, embaumant le sable brûlant et... autre chose encore. Les cheveux mouillés. Oui ! On lui mouillait les cheveux : le soleil était si fort... Au diable, le petit chapeau ! Sa tête mouillée sentait de loin. Tout essoufflée d'avoir couru, elle se laissait tomber sur le côté avec sa poupée. Elle ahanait si drôlement : aha-aha-aaah... Et elle restait comme ça, à moitié couchée, serrant sa poupée. Et puis, elle se mettait à ronfloter. Tout doucement d'abord, et de plus en plus fort. Enfin, je voyais ses yeux se fermer.

Une fois que son compte était bon, je m'étendais auprès d'elle, tête-bêche. Je reniflais ses pieds nus – ils avaient gardé l'odeur de ses sandales en cuir. Mon nez venait cogner contre ses pieds. Je m'étais oublié ! Le con ! Mon nez la chatouillait atrocement ! À moitié endormie, elle me repoussait d'une ruade : arrêêête !

C'est sûr, dans tout ça, il y avait quelque chose. Dans ce que j'éprouvais pour elle, dans mes caresses, dans les berceuses que je lui chantais. Mes tentatives de la calmer. De l'endormir. L'endormir pour pouvoir la tenir dans mes bras aussi longtemps que je le voudrais. La regarder. La serrer contre moi, très fort. La serrer à lui faire mal. Oui. La sentir. Sentir son corps, son cœur. Et enfin – devenir elle.

Quelquefois, mais c'était rare, juste avant de m'endormir, je sursautais dans mon lit : son odeur était là. Ou plutôt, le fantôme de son odeur. Il me rendait visite. C'était totalement indépendant de ma volonté. Je n'y pouvais rien : je l'avais déjà oubliée, son odeur, et la voilà qui me revenait ! À y repenser, il en allait de même pour tout dans ma vie – rien, jamais, ne dépendait de ma volonté.

La ressemblance. Sempiternelle question de la ressemblance. Elle, elle ne tenait pas de sa mère, mais alors pas du tout : elle ne lui ressemblait d'aucune façon. Personnellement, j'en étais enchanté. Combien de fois l'avais-je entendu... *C'est vraiment curieux ! J'en suis la première surprise. Elle ne ressemble à personne, ni à moi ni à l'autre. À ses grands-parents non plus. Franchement, c'est à se demander d'où elle vient !* Elle ne ressemblait qu'à elle-même. J'en étais, je le répète, enchanté. Où était son père ? Peu importe. Qui était-il ? Rien à foutre ! Sa mère, elle, était professeur de musique. Je l'avais entendu dire du coin de l'oreille mais ça non plus, ça n'avait aucune importance. Tout ce qui comptait, c'était *elle*.

Bon Dieu, si jamais elle avait ressemblé à papa-maman... L'idée seule m'horripilait. L'idée en soi. Elle a quelque chose de pathétique, cette idée, non ? D'inquiétant, aussi. De pénible. Les mêmes têtes, encore et encore... Merde, quelle tristesse ! Quelle pitié ! Et si c'était l'inverse ? Mais oui, qui sait, c'est peut-être les parents qui finissent par ressembler à leurs enfants ? Après la naissance de leur petit, les parents éprouvent un sentiment étrange – comme si ce petit être avait toujours été là. Comme si avant lui, le temps n'existait pas, alors que lui, là, ce petit machin, il était là depuis toujours. C'est ça, sûrement, qu'éprouvent les parents. Du moins, un sentiment semblable. Un sentiment qui les réconcilie avec la vie. Oui, n'est-ce pas ? Avec la vie, avec les maladies... Et puis il y a la ressemblance, bien sûr. Elle aussi, elle réconcilie. Elle aplanit. Elle aussi, oui.

Mais pas dans son cas. Dans son cas, il n'y avait pas de lézard – elle ne ressemblait à personne.

Prendre la fillette dans mes bras et partir. Marmonner, chanter, lui murmurer des secrets. M'évertuer à la calmer, à obtenir sa confiance, son abandon, pour ensuite l'emporter

dans le buisson de cassis, sur la pointe des pieds. Là où je pouvais me repaître de son spectacle tout mon soûl. Mais... ce n'était pas une tâche aisée. Les mères ont l'ouïe aussi fine que les louves. *Qui est-ce qui pleure, là ? C'est le mien ! Le mien !* Il n'y avait pas d'endroit assez éloigné où j'aurais pu l'emporter sans que sa mère l'entende. Enfin, si – là où plus personne ne pouvait entendre quoi que ce soit.

Autrement, il y avait la méthode de l'appât : une belle tranche de pain tiède et une tomate fraîchement cueillie. J'ouvrais le fruit en deux et le lui tendais. Le jus coulait le long de nos poignets, y piquant d'invisibles plaies, elle mordait dedans avec précaution, à même ma main. Son propre morceau finissait dans la poussière, elle avait peur de le tenir. Ça, je pouvais le comprendre : la chair en était trop pleine, trop lourde, une chair inconnue, donc inquiétante. Puis le jus séchait sur sa peau et elle se mettait à couiner. Là, j'ai mis du temps à piger... Mais oui, les petites plaies ! Le jus de la tomate lui mordait les poignets, les joues ! Impossible de lui essuyer les mains et la bouche, elle détestait ça. Elle se mettait à pousser de ces hurlements ! Alors j'allais chercher de l'eau et lui lavais le visage. Avec mille précautions. Elle, elle serrait les lèvres et secouait violemment la tête. La petite diablesse ! C'était pas une sinécure que de lui laver le visage, ça non... Encore heureux, elle ne mordait pas. Elle n'a même jamais essayé.

Et puis... oubliée, la bouffe ! Le jeu lui ouvrait grand les bras et elle se jetait dedans. Ses boucles, sa jupe... Son odeur. Son petit sexe nu et lisse – un pli de peau, un petit pli de rien du tout... Les poses qu'elle prenait ! Et soudain, la voilà pliée de rire. C'est que ça la chatouille, voyez-vous ! Où ça, où ? ! Où est-il, cet endroit si délicat ? La faire rire pour la voir s'ouvrir franchement, entièrement. Ou la faire pleurer. Parce que dans les larmes aussi, les enfants sont francs. Entièrement francs, oui. Dans les larmes aussi.

On me la laissait volontiers. *Ne t'inquiète pas, il est très attentionné, il aime beaucoup les enfants. Il aurait tellement voulu avoir une petite sœur ! La grande, Olga, elle n'a jamais joué les mamans avec lui, c'est pas son truc, les enfants. Lui, par contre... Il en prendra soin comme de la prunelle de ses yeux. Elle est déjà propre, non ?*

Ma mère avait ce don – rassurer. Elle avait su rassurer cette femme, la mère de la petite. Elle lui avait chanté à l'oreille sa chanson douce.

Son sommeil... Après les larmes. Elle avait faim, elle était fatiguée de courir, elle trépidait, elle éclatait en sanglots. J'encaissais stoïquement. Elle ruait des quatre fers, elle tombait à genoux, elle pleurait comme une fontaine ! Je restais imperturbable. Enfin, elle consentait à ce que je la prenne dans mes bras. Je la serrais contre moi, attendant la fin de la crise. Attendant que le sommeil vienne. Mmmh, fredonnais-je tout bas, mmmh... J'allais chercher les sons au plus profond de ma poitrine. Mmmmh... Oui, comme ça, mmmh-mmmh-mmmh... Encore plus bas... Elle se mettait à peser, elle s'amollissait, s'ouvrait comme un fruit mûr, et sa bouche... sa bouche aussi s'ouvrait, alors doucement je m'agenouillais, et tout aussi doucement je m'asseyais en tailleur. C'était pas facile, avec elle si lourde entre mes bras ankylosés. Enfin, elle reposait entre mes genoux comme dans un nid douillet, protégée par mes bras du soleil et du vent. D'où me venait cette science ? Qui m'avait appris les bons gestes, les sons justes ?

Qu'est-ce que c'était, hein ? Qu'est-ce que c'était, tout ça ? Une bouffée de mélancolie, voilà ce que c'était. Une bouffée de mélancolie inconnue, venue d'ailleurs. Je contemplais la petite sans ciller. Je caressais ses cheveux, ses joues pâlies par le sommeil. Elle ne se réveillait pas, un petit soupir par-ci par-là, rien de plus. Ces sommeils éclair sont d'une profondeur ! La dernière chose que je voulais, c'était qu'elle se réveille. De toutes mes tripes, je ne le voulais pas. Non ! non ! et encore une fois – non ! Je souhaitais que son sommeil dure très, très longtemps. J'aurais tenu bon, j'aurais supporté ce poids, et toute cette mélancolie, oui, eût-elle dormi cent ans. La mélancolie. Je n'avais de cesse de tourner autour. Cette drôle de mélancolie venue de loin, de très, très loin... Je n'avais de cesse de réclamer son retour, de l'invoquer. Je l'invoquais encore et encore. Encore et encore...

Et si vous saviez nos jeux ! Ha ! Vous voyez ce pot de yaourt ? Oui, ce pot, là, tout bête, en plastique blanc. S'il est vide ? Évidemment qu'il est vide puisqu'on vient de manger le yaourt qui était dedans. S'il est sale ? Oui, et après ? Qu'il soit propre ou sale, qu'est-ce que ça change puisque c'est

pas un pot, c'est une voiture. Blanche, sale et sensationnelle. Un bolide à tomber par terre ! On peut même le remplir de cailloux ou de crottes de poule sèches ou de tout ce qu'on voudra, sable, brindilles, samares de frêne, allumettes brûlées, parfaitement, oui, brûlées, car des intactes y en a plus, on les a toutes cramées. Mieux, c'est un avion ! Un super liner blanc que tu peux envoyer dans le ciel si tu veux. T'as qu'à te lever et – hop ! Merde ! t'imagines un peu ? Tu te lèves et hop ! t'es dans le ciel ! Concentre-toi sur ta main qui tient l'avion, concentre-toi sur l'avion, surveille bien sa trajectoire. Concentre-toi sur l'avion, t'entends ? L'avion ! C'est capital ! Tu ne suis que le mouvement ! T'entends ? Le mouvement, tu ne vois que lui ! Tu ne dois voir que le mouvement, compris ? Voilà ! C'est ça ! Et là... boum ! T'entends ? Boum et re-boum ! L'avion a pris feu... Aaaaah ! Il est en chute libre ! À l'aide ! sos ! Extincteur, vite ! Vite, elle s'accroupit et un fin jet clair arrose le liner en feu. Son visage, Seigneur ! Quel sérieux, quelle application à la tâche ! Quel zèle ! Et... quelle émotion ! Tu m'étonnes... Tu lui avais bien dit de se retenir, pas vrai ? Pas pipi, non, pas pipi maintenant. Attends ! Serre les dents et attends. Attends l'heure H, oui, et quand l'heure H sonnera, alors là... Serre les dents, je te dis ! Plus fort ! Fort, fort, fort !

Mais revenons à ses siestes. Ses siestes entre mes bras comme au creux d'un nid. Une fois réveillée, elle mettait un temps fou à comprendre où elle était, et lançait autour d'elle des regards hébétés comme si elle avait dormi toute une semaine. Puis son regard s'arrêtait sur moi et elle sursautait. Qui c'est, çui-là ? Les yeux rivés à elle, je ne pipais mot. J'étais incapable de parler – son sommeil, son petit corps amolli entre mes bras m'avaient transporté dans une autre dimension. Mon mutisme la terrifiait. Elle ne voyait d'échappatoire nulle part, elle était coincée – coincée avec mon mutisme. Alors elle se mettait à babiller ce qu'elle pouvait, à sortir tous les mots qu'elle connaissait, à lâcher des bulles, tout sauf le silence, le silence avec moi, elle jacassait à perdre haleine, sans fermer la bouche une seconde. *Et tu sais faire ça, toi ? Et ça ? Et moi, tu sais, je connais plein, plein de mots. Oui. Plein, plein, plein de mots ! Tout ça de mots !* Elle écartait les bras pour me montrer son « tout ça de mots » qui était plus grand qu'une montagne. *Et toi ? Tu en sais combien, des mots ?* Je restais muet comme une souche. Et si

c'était que ça... Mais non ! Pire ! Mes accès de mélancolie me faisaient régresser au stade de nourrisson. Désormais, c'était elle, la grande, elle, oui, avec sa montagne de mots. Moi, j'avais rien, je ne pouvais que me taire et cligner stupidement des yeux tandis qu'elle me déversait sur la tronche un torrent de paroles comme si un puits sans fond s'était creusé en elle, un puits sans fond ruisselant de mots. Maintenant, c'était à son tour ! À son tour de jouer les nounous ! À elle, maintenant, de me nourrir et de me surveiller ! De veiller à ce que je bouffe pas la poussière, que je suce pas mon pouce. Et de me bercer. Oui. Et de me dorloter. J'étais devenu si vulnérable ! Tout me touchait, tout m'effrayait. Maintenant, je n'avais plus qu'elle au monde ! Elle seule ! Et ma tétine ? Où elle est, ma tétine ? Prends-moi dans tes bras ! Caresse-moi, chante-moi une chanson ! Une chanson douce, rassurante... Mais sans me regarder, d'accord ? Surtout, tu me regardes pas ! Chante ta chanson en fixant un point au-dessus de ta tête. Les paroles, ça compte pas, ce qu'il faut, c'est trouver la bonne intonation. Voilà. C'est tout ce qu'il faut. Apaiser mon angoisse ! Exorciser mes peurs !

Ce délire durait quelques minutes, puis je revenais à moi. Je la regardais et la voyais. Je regardais la branche de cassis et voyais la branche de cassis. Peu à peu, les choses retrouvaient leur place habituelle.

Cet été-là, mon imagination avait la bride sur le cou : elle était déchaînée ! Elle défonçait les portes de son box – merde, fallait bien qu'elle se dégourdisse les jambes ! Tout était de son fait, oui, absolument tout. Vous savez quoi ? Moins il y a de ressemblance avec la vie, plus il y a de vie. Parfaitement ! C'est comme avec le pot de yaourt et tout le reste. Les jouets ? Je les vomis, les jouets ! Ils valent pas un pet de souris, vos jouets ! Qu'est-ce que vous croyez ? Qu'il suffit d'offrir une petite voiture avec des roues et des portières et ça y est, c'est la panacée ? *Regarde, on dirait une vraie...* Et après ? Vous vous imaginez quoi, que je vais me jouir dessus ? Tomber à genoux et vous rendre grâce ? Tenez-vous-le pour dit : les fabricants de vos petites voitures sont juste de foutus trous du cul. Oui. Des avortons dégénérés ! Tout pétris de mépris, d'un bon gros mépris bien gras... Ils nous méprisent tous en bloc ! Ha ! ils nous pissent à la gueule ! Et nous autres, on se traîne à leurs pieds, on ouvre la bouche avec extase : *Hou-hou-hou, la belle*

petite voiture ! ho-ho-ho, le joli petit train ! Essayez seulement de bâtir des châteaux avec votre propre merde, bande d'amibes. Des petits trains ! Je t'en foutrai, des petits trains ! C'est ça, ce qu'ils appellent « l'éveil à la vie » ? C'est ça, leurs sacro-saints « jeux et découvertes » ? De la pure connerie, oui ! Connerie en vrac ou en boîte, sur place ou à emporter, par ici, messieurs-dames, y en a pour tous les goûts et pour toutes les tailles, avec ou sans balconnets ! La voilà, leur saloperie de mission : gaver de leur connerie la terre entière, en long, en large et en travers, de droite à gauche et de gauche à droite. Des petites voitures... des petits trains... Putain ! Un copeau de bois peut se transformer en paquebot, une petite voiture – jamais. La voilà, la vérité. Tout est dit. Tout est là. Et après ? On s'en fout. Aucune importance.

On m'avait prévenu : *Elle viendra d'elle-même demander, si besoin. Elle dira : « Je veux caca. » La petite commission, elle sait la faire toute seule, et pour la grande, elle demandera.*

Nos petites ablutions... Il fallait me voir lui torcher le popotin ! Et il fallait l'entendre me le réclamer ! Je ne comprenais pas sa langue. C'était sans doute leur langue à elles, elle et sa mère, les mots secrets qu'elles s'échangeaient. Son père ? Autour d'elle, il n'y avait pas l'ombre de ces deux syllabes : père. Ni de près ni de loin.

Donc, elle a voulu son caca et a cherché un coin où se cacher. *Fais-le ici*, j'ai dit. Elle voulait que je me retourne. Elle s'est recroquevillée et a fermé les yeux très fort, comme si elle jouait à cache-cache. Oui. Elle connaissait déjà la honte, déjà ce sentiment avait germé en elle, du moins quelque chose d'approchant. La honte... Et l'innocence. L'innocence... La sienne et la mienne. Deux innocences. Des yeux ouverts. Des yeux, oui, tout simplement.

Elle s'est mise à grogner et à pleurnicher : il lui fallait son petit coin discret. Elle voulait s'échapper dans la cour, fuir loin de moi et de mes yeux, le plus loin possible, elle voulait s'accroupir tranquillement à l'abri de tous, et surtout de moi. Après seulement, elle m'appellerait. Seulement après, oui, pour que je vienne l'essuyer. *Fais-le ici, je te dis. Allez, quoi... Regarde, y a personne. Personne, tu vois ? Tiens, viens par là. Oui, là. Mets-toi là. Voilà, c'est bien.* Elle était coincée. Acculée. Alors

elle a mis ses mains devant ses yeux, elle a appuyé fort-fort-fort et ensuite – c'est allé tout seul. Comme dans un rêve. Oui. Un rêve.

Elle a ouvert les yeux et elle a regardé. Et la voilà qui me présente son popotin ! Riant aux éclats ! C'est elle qui commande, maintenant. Elle me réclame ses soins : *Essuie, allons ! Plus vite que ça !* Tremblant, je prends un morceau de coton. *Pas là, crétin ! Ici. Oui, comme ça. Et de bas en haut. De bas en haut, idiot ! Encore ! Faut le mouiller, le coton. T'entends ? Faut le mouiller !* J'ai les oreilles en feu. Elle, morte de rire, me présente son croupion maculé de crotte. Merde, y a encore un bout qui pendouille ! Évidemment, elle a voulu se dépêcher, ça ne pouvait pas attendre – et le soleil ? et les poupées ? Ça n'attend pas, ces choses-là ! Les yeux fermés, je m'acquitte de ma tâche. Les yeux fermés, oui, pendant qu'elle se tord de rire et se moque de moi. *Ouvre les yeux ! Allez ! Sinon je raconte tout...* Je suis à deux doigts de prendre mes jambes à mon cou, ce satané morceau de coton à la main. Je suis prêt à l'avaler s'il le faut ! Je m'enfuis, la queue basse, comme un chien battu. Et, la queue basse, comme un chien battu, je reviens. Et elle ? Rien. Elle rit. Elle rit doucement, comme quand ça la chatouille mais pas trop.

Et puis ses rêves. Ses rêves à l'heure de la sieste. Sa mère lui donnait à manger et – au lit. Une heure plus tard, je m'approchais de sa fenêtre à pas de loup. Une heure plus tard pile, pas une minute de plus, surtout pas ! sinon, après, elle ne dormirait pas. Je voulais la réveiller en cachette, sans que personne le sache. La réveiller rien que pour moi. Pour le soir à venir. Exprès, oui, pour que le soir venu, elle s'endorme dans mes bras. Pour pouvoir la tenir contre moi, si malléable, si douce... Pour tout ça, il fallait laisser passer une heure pile. Et pas une minute de moins non plus, sinon elle se mettrait à grogner et à pleurnicher, car elle n'aurait pas assez dormi. Je patientais donc une heure exactement et, cette heure écoulée, m'approchais à pas de loup de la fenêtre ouverte.

Elle dormait dans la grande pièce. Il y faisait toujours bon, dans la grande pièce, même les jours de la canicule. Elle reposait au fond, sur une malle qu'on avait recouverte d'un édredon spécialement à son intention. Elle ne bougeait pas d'un cheveu dans son sommeil. Ma mère avait fini par s'en

inquiéter, mais la musicienne avait balayé son inquiétude d'un revers de la main. *Ce n'est rien... elle ne bouge pas quand elle dort, c'est comme ça.*

Elle reposait dans une grotte. Oui. Petit à petit, la pièce se mettait à irradier une douce lumière bleue, d'un bleu profond. Une vraie grotte, je vous jure ! Une grotte baignée d'eau. Je plongeais mon regard dedans, je regardais de tous mes yeux, sans ciller, jusqu'à ce que la tête me tourne. Je la connaissais bien, cette sensation. Elle survient quand on regarde longtemps dans un puits. Longtemps, très longtemps. À un moment donné, tout se met à tourner. Ça tourne à mort ! mais on ne se détourne pas, on continue de regarder, sans ciller. J'en suis arrivé à ne plus pouvoir m'approcher seul d'un puits. C'est tellement effrayant d'être seul devant un puits ! Aujourd'hui encore, j'évite de me promener à proximité.

Je savais à quelle minute précisément je devais la réveiller. Pas une seconde avant, pas une seconde après. À cette minute-là, j'émettais un léger sifflement – un sifflement très, très léger. C'était mon signal : je sifflais doucement, tout doucement, rien que pour elle. Je savais à quelle minute précise mon sifflement acquérait le pouvoir de s'introduire dans ses rêves. Et de l'enlever, toujours endormie... De la hisser sur son dos et de l'apporter à mes pieds, puis la soulever jusqu'à moi. Oui. À cette minute-là, précisément, mon sifflement devenait magique. Personne ne pouvait l'entendre, sauf elle. Tout le monde croyait qu'elle se réveillait d'elle-même. Haha ! Personne, non, absolument personne n'aurait pu imaginer que c'était mon sifflement qui la tirait du sommeil. C'était notre grand secret, à elle et moi. Notre secret à tous les deux.

Mais ce n'était pas toujours aussi simple. Parfois, je ne parvenais pas à l'endormir. J'avais beau m'échiner, multiplier mes tours – rien ! Tout à coup, elle avait le hoquet. Hein ? Essayez un peu de vous endormir en hoquetant... *Si tu as le hoquet, c'est qu'on pense à toi en secret.* Merde ! Quel est l'imbécile qui avait eu la bonne idée de penser à elle à cet instant-là ? Cet instant précis où elle commençait à ronfloter entre mes bras ! Encore quelques minutes et... mais non ! À ce moment ultime – patatras. Qui donc l'empêchait de s'endormir ? Sa mère ? Bah ! l'idée même de penser à sa petite ne lui traversait pas

l'esprit. Elle était trop près d'elle. Trop près, oui. Beaucoup trop près pour penser à elle.

Un beau jour, elle m'a sauté dessus. J'ai rien vu venir. Elle m'a attaqué avec sa poupée. De la pure dinguerie ! Elle a saisi sa poupée par le pied, l'a fait tourner au-dessus de sa tête comme une masse et me l'a balancée sur la gueule. J'en suis resté comme deux ronds de flan. J'étais tout simplement pas prêt à ce genre de sortie. Après... j'ai essuyé ! La vue de mon visage tuméfié a jeté de l'huile sur son feu. Ma face en sang ! Ha ! Un bidon d'essence, oui ! Un putain de coup d'épé-ron ! Elle me frappait au visage et me martelait les épaules, et elle ahanait en me frappant – à la une, à la deux, vlan et re-vlan ! Elle me tuait. Elle m'écrabouillait comme un insecte, une saloperie de scolopendre ou une araignée. Elle me piétinait comme un ver ! Vlan et re-vlan ! Elle était déchaînée à en hurler, d'ailleurs elle hurlait, elle gémissait de jubilation, mmmh, mmmh, aargh... Une jubilation effroyable ! Ce n'est que lorsque le sang a jailli de mes deux narines qu'elle s'est arrêtée. Net. La vue d'un vrai jet de vrai sang l'a calmée aussi sec. Elle en a même sursauté ! Oui. Devant l'étendue de son pouvoir... D'un bond, elle s'est écartée de moi – elle voulait admirer son œuvre de loin. Se repaître du spectacle. Une fois repue, elle a pris son élan et... paf ! elle a lancé sa poupée ensanglantée par-dessus les moulins ! Loin, très loin ! Jusqu'à ne plus la voir, et même plus loin encore ! J'ouvrais de grands quinquets bien cons, comme le brave Paul tombé de son petit cheval. Elle, elle tremblait d'excitation – elle tremblait de la tête aux pieds ! Encore un peu et elle allait se jeter sur moi à mains nues ! Me labourer la face avec ses ongles ! Me mordre les yeux ! Me scalper à blanc ! Encore un peu, un tout, tout petit peu, et elle allait se mordre elle-même ! Son propre bras ! Jusqu'au sang ! Je vous jure ! Elle allait s'arracher un morceau de chair sanguinolent ! Écoutez-la – elle rugit ! Elle feule !

Personne n'a rien entendu. Alentour – pas un bruit, pas un mouvement, juste ses immenses yeux secs. Secs de rage. Et de haine. De répulsion épidermique, comme à la vue d'une masse grouillante, d'une innommable masse grouillante, quelque chose de si répugnant que c'en est irregardable. Je l'entendais respirer lourdement. Une respiration épaisse – la respiration

bestiale de la répulsion. Et derrière la répulsion, il y avait la peur. Une peur assourdissante ! Elle avait découvert quelque chose de terrifiant devant elle. Quelque chose au fond de moi.

Qu'est-ce qu'elle cherchait ? Qu'est-ce qu'elle avait vu ? Elle m'avait retourné comme une crêpe. Elle m'avait ouvert le crâne et tordu le cerveau. Elle m'avait vidé comme un sac à patates. Elle avait farfouillé en moi avec frénésie, elle avait cherché, cherché... mais quoi, au juste ? Pourtant, j'avais été avec elle d'une patience angélique. J'avais joué avec elle, je lui avais chanté des berceuses, j'avais fait attention à ce qu'elle ne tombe pas dans le puits. Alors quoi ? Qu'est-ce qu'elle voulait, à la fin ? Qu'est-ce qu'elle avait vu, bordel de merde ? ! Elle n'avait pas les mots pour me le dire. Elle n'était même pas capable de me le mimer. Si seulement elle avait pu me le montrer ! Le sortir et me le flanquer sous le nez. Mais non. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que c'était. Elle l'ignorait, oui, et elle me punissait pour sa propre ignorance. Elle me tourmentait comme les enfants tourmentent les fous. Les enfants veulent savoir. Ils veulent pénétrer le cerveau malade, ils tiennent absolument à y voir quelque chose, ils cherchent. C'est une forme particulière de curiosité – une curiosité avide de sang et de destruction. Ouvrir la chose en deux et y mettre son nez ! Et puis... la réduire en bouillie ! Je connaissais bien le phénomène. Je connaissais cette soif. Quand les enfants vous supplient : *Allez, mais allez, quoi ! Montre-nous combien t'es fort ! Sors-nous ton cœur ! Montre-nous ce qui nous empêche de dormir, ce qui nous fait si peur en toi ! Ce qui nous chatouille. Allez, montre ! Sors-le !* Ça, les enfants le flairent de loin. Ils tournicotent autour, obstinément. D'abord, ils commencent par jeter des pierres, puis ils se jettent eux-mêmes. Ils se ruent dessus ! Ils l'attrapent à pleines mains ! Cette chose, là, que les enfants sentent chez le fou. Ils la voient miroiter dans son sourire, dans ses yeux rêveurs... Ils la réclament ! Ils la veulent ! Et ils l'arrachent à pleines mains avec la chair.

La fatigue l'a fauchée d'un coup. C'est que, n'est-ce pas, de telles jouissances sont éreintantes... n'est-ce pas ? Toute tremblante encore, elle s'est reculée d'un pas. Elle ne m'a pas tourné le dos, non, elle s'est éloignée de moi à reculons, sans me regarder. Tête baissée, les yeux rivés à ses pieds, à la terre sous ses pieds. Ce n'est qu'après avoir traversé le sentier qu'elle

m'a tourné le dos. Seulement après, oui. Et, gauchement, elle s'est mise à courir. Les bras ballants, elle courait lourdement sur l'herbe du jardin, on aurait dit une oie sauvage repue, une jeune oie sauvage repue. Encore un peu, et elle s'élèverait dans les airs ! Pas très haut, non, au ras des buissons, ou peut-être, allez, jusqu'à la cime des arbres... Mais non, elle a continué de courir. Où ça ? Mystère. Elle courait quelque part. Elle s'en retournait chez elle, sans doute. Dans son petit monde.

Quel âge j'avais à l'époque ? Je ne sais pas. Je n'étais pas encore en âge de me regarder, de garder de moi-même une image précise. Je ne me voyais pas. J'avais un corps, oui, bien sûr. Des os... des mollets...

Elle ne m'avait pas vexé, non, juste surpris. Surpris par son attaque frontale, franche, et puis par sa fuite. Sa disparition. Et c'est cette image, précisément, que j'ai gardée d'elle. Pour toujours.

Après, il y a eu d'autres vacances et d'autres hivers. Et puis tout le reste.

« Ici Moscou ! Au sixième top, il sera exactement seize heures à l'heure de Moscou ! »

Olga et moi, on s'en fout. Nous dévastons le sac de notre mère, son petit sac à main en cuir. D'habitude, je suis assigné au guet. Pas cette fois-ci. Une poussière rose dans les coins. « De la poudre, m'explique ma sœur. Tiens, sens... » Je m'exécute. Ça sent bon. Très, très bon.

L'hiver qui n'en finit plus. Un violent soleil cogne dans la fenêtre. Sa lumière force mes paupières à se fermer, l'envie de dormir est irréprouvable.

Odeur des boulettes de viande, grésillement du beurre dans la poêle... Merde ! il me faut retenir mes paupières avec les doigts ! Mon regard s'accroche désespérément au dos de ma sœur. Mes yeux se révulsent.

Fébrilement, Olga fouille dans le sac à main. La cache maternelle. Ses trésors. Ses pas dans le couloir, de plus en plus proches ! Ouf... Elle ne s'arrête pas, elle continue en direction de l'entrée. Si elle nous chope, elle nous tue. « On m'a encore tout chambardé, hein ? Ô Seigneur ! Satanés marmots ! » C'est ça qu'elle dirait, je le sais. « Et moi, je vous couperais volontiers les oreilles, ajouterait l'oncle. J'ai comme qui dirait

une méchante envie d'aspic ! » S'il y a un plat qu'il aime, notre oncle, c'est bien l'aspic...

Ça y est, c'est fait : mes cils du haut ont rejoint mes cils du bas. La dernière chose que je vois, c'est le tube de rouge. Il monte et il descend. Il apparaît et il disparaît. Il est là, puis plus là. Puis – plus rien.

Je m'affale sur notre tapis jaune et m'enfonce dans le sommeil. Qu'est-ce qu'il est profond, ce sac à main ! Je m'engouffre dedans, tandis que ma sœur me tient par les jambes. « Alors, c'est comment ? crie-t-elle. Tu vois quelque chose ? » Soudain, elle me lâche. Je bascule la tête en avant. Je tombe de plus en plus vite, de plus en plus bas – ou peut-être de plus en plus haut ? J'en sais foutre rien. Mes tripes tombent plus vite que moi. Merde ! mes propres tripes me coiffent sur le poteau ! Maman, au secours ! Il n'a pas de fond, ce satané sac ! Maaamaaan !!

Notre vieux tapis jaune. Ivan Tsarévitch chevauchant le Grand Loup Gris. Ivan a la tronche de guingois et une tache pâle au lieu du nez : c'est qu'un peu trop souvent le nez d'Ivan a reçu nos postérieurs. Ce petit mecton à moitié bouffé aux mites m'ennuie prodigieusement. Il taille sa route, tranquille et confiant. Le doute, il ne sait même pas ce que c'est. Je n'ai pas un demi-doigt, pas une moitié de phalange de sympathie pour lui. Le Grand Loup Gris, par contre... Il a ce quelque chose dans le regard, vous savez, comme si, oui, comme s'il savait tout d'avance. Il m'observe quand je m'endors. Il me flanque une de ces frousses ! Mes cheveux se dressent sur ma tête ! L'hiver, surtout, les nuits de lune et de neige. Il me terrorise et, en même temps, sans sa présence, je suis incapable de trouver le sommeil. La journée, j'évite de lui marcher dessus. Je sais qu'un jour, il viendra me sauver. Je le sens de tout mon être : ce loup, c'est mon ange gardien. Oui. Même au plus profond de mon sommeil, cette certitude ne me quitte pas.

Nos audaces ont leurs racines, aussi inexplicables que celles de nos angoisses. Les talismans. Les fissures dans l'asphalte. Surtout, ne pas marcher dessus ! Sinon... sinon, c'est la catastrophe... Tous ces signes et ces mauvais présages, ces animaux qui te protègent, ces jouets bienveillants, ces ombres amicales ou hostiles sur le mur nocturne, l'éclat de la lune sur la neige

bleutée, le bleu magique de la fenêtre... La sorcière dans ton sommeil... Attention, elle est à tes trousses ! Elle te talonne ! Ça y est, elle t'agrippe ! « Retourne-toi ! qu'elle crie. Retourne-toi, regarde-moi ! » Et là, tu te réveilles. Couché à même le sol. Transi.

Hou-hou-hou, chante le vent. *Hou-hou-hou*... Malgré le double vitrage, on grelotte comme des gueux. Gros godillots, gros chandails. Quatre mois d'hiver – le vide total.

Je rêve de bottes de feutre, de chaussettes montantes épaisses, de chaussettes montantes grises, de chaussettes montantes noires... Parfois, de chaussons fourrés. Ils appartiennent à mon oncle qui les a hérités de sa grand-mère. Nous en rêvons la nuit en famille, de ces chaussons, tous autant que nous sommes, qu'on se couche sur le côté gauche ou qu'on se couche sur le côté droit. Tous, sauf mon oncle. À ce qu'il raconte, il lui arrive de rêver de sa grand-mère, mais on sait tous qu'il ment. Olga et ma mère le connaissent par cœur – elles font le tri.

La vérité, c'est qu'il ne rêve jamais. Et parce qu'il ne rêve jamais, il raffole des rêves : il leur tourne autour comme le cochon autour de la mangeoire vide. Il marmonne dans sa barbe, il analyse, compare... Purée, il en veut, le pauvre ! Ça le démange ! Il nous présente l'endroit sensible : « Hardi, grattez-moi ça ! Écoutez-moi vous raconter mes rêves merveilleux ! » Il tremble d'indignation devant nos gueules enfarinées. Il refuse de nous croire : tout un hiver à ne rêver que de chaussons ? On se fout de lui !

Puis mars vient et les rêves s'en vont.

Dentelle souillée de la neige printanière, ruisseaux, parfums, hélices des peupliers flottant au fil de l'eau... Terre noire, vapeurs blanches... Inspiration, expiration... Souffle... Déjà, les dos chauffent au soleil. Déjà, oui, on se rend à la rivière sans manteau.

La débâcle. Ici et là, des morceaux de glace épars. Après viennent le crépuscule et le froid, et les nuages roses. La fumée de notre feu de bois plane sur la terre.

Nos baignades à la rivière. On se baignait nus. C'était si léger ! L'eau nous chatouillait de partout. Et les écrevisses ! Il suffisait de tâtonner le fond avec le bout du pied, de remuer

un peu les orteils – tiens, tiens, qu'est-ce qu'on avait là ? Il n'y avait plus qu'à se baisser.

Les femelles pleines d'œufs. Au toucher, elles rappelaient de petites boules d'herbe tendre. Elles dormaient, enroulées dans la vase, totalement sans défense. On leur déplaçait la queue, on les rinçait d'un petit aller-retour à la surface de l'eau et... une poignée de fin caviar scintillait au creux de nos paumes.

J'en étais incapable. Non. Jamais je ne suis parvenu à manger cru le caviar d'écrevisse. Ma mère y ajoutait une pincée de sel et l'approchait de mes lèvres. Je me bouchais les yeux !

Ma mère m'avait offert un masque de plongée ; grâce à lui, je pouvais observer le fond de la rivière, voir comment c'était chez les écrevisses. Elles paraissaient gigantesques ! Là-bas, en leur royaume.

Après avoir barboté à en claquer des dents, je m'extirpais sur la rive. Le soleil tirillait la peau de mon visage pendant que je regardais ma mère nager. Son maillot de bain noir. Sa « maigreur ». Elle sortait clairement du lot. Les bonnes femmes du village étaient toutes de grosses dondons, peu d'entre elles appréciaient les baignades. Sur la terre ferme, leurs corps gras se mouvaient avec une agilité surprenante. Elles n'avaient rien à cacher dans la rivière, l'idée d'aller y dissimuler leurs plis adipeux ne leur venait pas à l'esprit. Une seconde, histoire de se rafraîchir, elles se jetaient à l'eau tels de grands chiens fous, avec force bruit et éclaboussures, puis elles remontaient dare-dare sur le rivage, filaient retrouver la bière et les écrevisses et les enfants avec leurs petits chapeaux. Elles ne s'embarrassaient pas d'un maillot de bain : leur culotte et leur soutien-gorge faisaient parfaitement l'affaire. Ma mère, elle, était loin. Toujours un peu à l'écart. Elle entrait dans l'eau sans faire de vagues. Je voyais le bas de son maillot s'humidifier, devenir de plus en plus noir. Elle s'enfonçait dans l'eau comme si elle descendait des marches. Enfin, elle plongeait, toujours « avec la tête ». Les autres ne mouillaient jamais leurs cheveux, ma mère – si, et ses cheveux mouillés la rajeunissaient.

J'observais son visage pendant qu'elle nageait. Je cherchais sa tête du regard et, l'ayant repérée, ne la lâchais plus. Un visage serein, sans trace de cette tension qui défigure si souvent les nageurs. Un visage calme, paisible... Peut-être même

souriait-elle. Je ne sais pas vous, mais moi, je n'ai jamais vu des nageurs sourire. Ils sont si concentrés, si sérieux ! Après, quand ils s'arrêtent de nager, là oui, ils rient. Après seulement.

Elle nageait jusqu'à l'autre rive. À vive allure, comme si elle avait rendez-vous. Les merisiers. Là-bas l'attendaient des merisiers et des chèvres, et d'épais buissons d'aubépine. Les merisiers. Ma mère n'oubliait jamais de m'en rapporter une branche. Les merises luisantes, noir charbon... La bouche en devenait toute violette.

Elle tenait la branche entre ses dents. La tête de côté, elle nageait vers moi, travaillant puissamment des jambes telle une gigantesque grenouille. Les merises. La branche. C'était un appât... Oui ! Ces longues baies noires et luisantes, on mourait d'envie de les cueillir avec les lèvres ! C'était un appel : *Viens avec moi... là-bas, de l'autre côté...* Elle était prête à m'emporter sur son dos. Elle me tendait la branche, elle me titillait ! M'attirait dans l'eau... Elle m'invitait là-bas, chez elle. Sur l'autre rive.

De tout ça, je n'ai jamais rêvé une seule fois. Tout ça, je le vivais d'un trait. En une bouchée, je dévorais le gâteau entier, jusqu'à la dernière miette. Il ne restait plus de place pour le rêve.

Parvenue de l'autre côté, ma mère sortait de l'eau sans se presser. Seule au monde, moi excepté, qui la regardais depuis ma rive. Elle sortait de l'eau et s'asseyait sous son merisier. Je m'en souviens comme si c'était hier : elle, assise, la tête sur les genoux. Elle paraissait si jeune ! Ceci dit, à l'époque, elle devait l'être en effet.

Elle écartait les cheveux de son front et jetait un œil aux alentours. Pour rien. Juste pour voir. Quelques chèvres s'étaient figées dans le lointain. S'ébrouant, un bouc énorme descendait au bord de l'eau. Il s'approchait de ma mère à pas lents et restait quelque temps à ses côtés, parfaitement immobile ; on aurait dit qu'ils conversaient. Puis il s'en retournait rejoindre ses fiancées et ma mère se retrouvait seule, dans l'ombre de son arbre. Le soleil inondait ses jambes. Ses jambes étaient aveuglantes ! La tête sur les genoux, ma mère se reposait.

Cette rive, là-bas... C'était son monde à elle. Un peu plus loin, de jeunes trembles poussaient sur une petite butte ainsi

que des mûriers, mais son monde à elle s'arrêtait là, à ce morceau de rivage.

J'attendais son retour sans la quitter des yeux. Et elle, elle entreprenait de m'appâter. *Allez, viens. Allez, quoi ! C'est peu profond, je te dis. Regarde... Tu vois bien, j'ai pied !* De ce côté-ci, sur ma rive, je cessais de la croire. Je la croyais quand elle était là-bas, dans son monde, sur sa rive à elle. Je la regardais me revenir. Soudain, la voilà qui plonge ! Où est-elle ? Où ? Maman !! Jamais je ne suis parvenu à deviner son itinéraire sous l'eau, ni l'endroit où elle allait ressurgir... Sa tête brune ! Là ! J'en sursautais presque. Elle est là ! Regardez ! Maman ! Ça gueulait de tous les côtés : les gosses, les grosses, leurs maris... Moi, je n'entendais rien, je n'avais d'yeux que pour « ma » tête. Celle de ma mère. Comme tous les enfants, sans doute. Les enfants n'ont d'yeux que pour « leur » tête. Et les mères, c'est pareil.

Ses jambes de grenouille remuant dans l'eau, si agiles, si libres... Et puis... *Viens ici. Oui, comme ça ! Tu vois, tu touches le fond. Viens vers moi, allez... N'aie pas peur.* Je lui faisais presque confiance. À cet instant précis, oui. *Tu vois bien, tu as pied ! Allez, viens vers moi...* Je n'avais qu'un pas à faire. Mais à cet instant, une terreur sans nom s'emparait de moi. J'étais tétanisé ! J'étais déjà en train de me noyer, là, sur le rivage !

Elle jouait avec moi ! Elle m'appâtait ! Son visage... Ses yeux... Je ne la croyais pas ! Non ! Je ne la croyais pas une seconde ! Je prenais la fuite. Je fuyais la rivière, le plus vite, le plus loin possible. Je fuyais la rivière, je fuyais ma mère. Ses yeux. Cet autre visage qu'elle avait.

Dès qu'ils la voyaient, les hommes se taisaient. Ils l'observaient sortir de l'eau. Leurs bonnes femmes à eux, ils les regardaient sans les voir. Chacun appelait la sienne « la mienne ». Ils se fichaient de leur dégaine : « Ils en jettent, les cache-frifris ! T'as vu çui de la mienne ? Elle l'a découpé dans un parachute, j'te jure ! »

À l'époque, ma mère n'était ni vieille ni jeune. « Jeunesse » – qu'est-ce que ça veut dire pour les enfants ? « Vieillesse », en revanche...

Ce n'est que le matin très tôt, à la pêche, que je m'apercevais qu'elle avait un corps. Oui. Dès qu'on montait dans la barque, les choses changeaient. Ma mère vieillissait d'un coup. Elle

observait les environs, les rives, son regard glissait sur l'eau, se perdait dans les anses, courait entre les joncs. Brusquement, elle cessait de ramer. La barque allait d'elle-même. Je regardais l'eau goûter de la rame immobile, d'abord en pluie, puis de plus en plus lentement. Retenant son souffle, ma mère scrutait le fond de la rivière. Un instant immobile, la barque se mettait à dériver – ma mère restait de marbre. Quel vent nous emportait ? Et où ça ?! Ma mère, imperturbable, refusait de s'arracher des profondeurs de la rivière. Son visage ! Bon sang ! Il était... J'avais le sentiment, oui, qu'elle était en train de réintégrer son propre corps. Elle rentrait dans sa peau. Petit à petit.

Après... Les soubresauts frénétiques du poisson dans sa main. La bouche du poisson s'ouvrant et se fermant de plus en plus vite, s'ouvrant et se fermant, haletante. Et le visage de ma mère à cet instant. Sa respiration, elle aussi haletante. Puis l'image se brouillait, je voyais les mains de ma mère changer d'apparence. La peau se fendillait sur les poignets. Les soubresauts du poisson... De plus en plus lents, de plus en plus faibles...

C'était tellement réel, tout ça ! Ça vibrait de partout ! Le poisson, la nourriture, la pêche... Tout devenait si proche, comme si la vie m'attrapait par le cou et m'attirait à elle. Si proche ! Et l'eau ! L'eau, tout à coup, devenait si profonde et si noire ! Je voyais les rides autour de ses yeux. À l'époque, j'ignorais encore ce mot – « rides ».

Blême visage du petit matin. Gestes gourds. Apathie générale. Nous nous en retournons mollement. Ma mère rame à grand-peine, elle n'a même plus la force de me rappeler à l'ordre tandis que je frétille à l'avant en fichu goujon que je suis. Enfin, je m'avachis à mon tour. Je me frotte les yeux. Il n'y a plus rien ! Rien que le matin défraîchi, la rivière et ma mère. Son visage qui m'apparaît brusquement si proche. Si réel ! Si différent du mien et de celui de ma sœur. Il semble tout froissé. En désordre. C'est bien son visage, et il est vieux.

De longues années durant, il n'a plus changé pour moi – il s'est figé. Et c'est cette image, précisément, que j'ai gardée d'elle.

Mon oncle Fiodor n'était ni grand ni petit, ni gros ni maigre. Il était d'un bloc – un saucisson sec. L'unique chose qu'il

m'ait apprise, c'est pisser debout. Et encore, « apprendre » est un grand mot : je l'ai simplement vu faire et l'ai imité. C'était bien là notre unique point commun – pisser debout. Enfin, peu importe.

La seule chose qui distinguait mon oncle du reste du monde était la verrue qu'il avait sur le lobe de l'oreille gauche. Dire de cette verrue que c'était une « grosse verrue » revient à n'en rien dire du tout. Autant se taire. Je dirai donc que lorsque mon oncle se penchait vers moi – car il était un peu dur de la feuille, mon oncle –, sa verrue se retrouvait pile en face de mon nez. Elle était d'un rose tendre et des poils lui poussaient dessus. Elle rappelait un bébé hérisson. Un bébé hérisson, oui ! Tout mouillé et tout rose, à peine sorti de sa maman. Ce bouton rose me plongeait dans l'extase ! Il bougeait quand mon oncle souriait et il bougeait aussi quand mon oncle mastiquait, comme ça, de haut en bas...

Excepté cette verrue, mon oncle n'avait aucun signe particulier. Il aurait pu crever cinq fois de suite en l'espace d'une demi-heure, personne ne l'aurait remarqué. Dieu l'avait fabriqué un vendredi soir, l'estomac creux. Il l'avait fait à partir de chutes – de chutes de pâte, oui, de celles que les ménagères jettent dans la marmite. Dieu avait balancé mon avorton d'oncle dans l'eau bouillante et nous cuisions tous ensemble dans le même chaudron, à petit feu, mon oncle et sa sœur, ma sœur Olga et moi.

Mon oncle avait une marotte : il adorait les soupes. Il les aimait à se damner. Quand les diables de l'enfer viendront le chercher, ils n'auront qu'à lui présenter un bol fumant, et ils le reconnaîtront aussitôt : il se jettera dessus avec gloutonnerie, quand bien même il s'agirait d'une soupe faite de ses propres boyaux.

Une fois qu'il était lancé, rien ne l'arrêtait. Une goutte d'eau sur sa rame et – pffuit ! sa barque fendait les flots tous azimuts : il engloutissait la casserole entière. Je vous jure ! Ce n'est qu'après qu'il rougissait de confusion. Après, lorsque la louche cognait contre le fond de la casserole vide...

Soupe aux vermicelles et à la viande, soupe de carottes et de pommes de terre, soupe de pommes de terre et de champignons, soupe à l'oseille, soupe de pousses d'ortie à la crème, soupe au poulet et aux petits croûtons, soupe aux gnocchis...

Et, cela va sans dire, bortch et soupe au chou aigre. Le bortch et la soupe au chou aigre, c'étaient ses indispensables, comme le samedi et le dimanche dans la semaine. Sans le bortch et la soupe au chou aigre, il y aurait eu des trous dans son calendrier.

Hormis les soupes, mon oncle ne crachait pas non plus sur les gratins. Aujourd'hui, on n'en fait plus des comme ça, sauf peut-être au jardin d'enfants. J'ai souvenir de près de vingt sortes différentes, en commençant par les ordinaires, à base de pommes de terre ou de viande, de chou ou de champignons, et en terminant par le raffinement suprême : le fameux gratin de pâtes, que par chez nous on appelait des « nouilles rôties ». Et qui est-ce qui se chargeait de lui préparer toute cette bonne chère ? Sa sœur chérie – ma mère.

À table, mon oncle n'était pas seulement sourd et muet, comme dit l'adage. Non ! Il devenait aveugle par-dessus le marché ! Pendant qu'il se remplissait la panse, rien ne le touchait, personne ne pouvait l'atteindre. Si nos poules s'étaient soudain vu pousser des dents et qu'elles s'étaient mises à aboyer, il n'aurait pas bougé une oreille. Qu'est-ce que je raconte – nos poules ? Notre truie Bourka aurait poussé la porte de la maison pour lui parler de la pluie et du beau temps qu'il s'en serait battu l'œil ! Elle aurait pu se frotter contre ses genoux tout son soûl, il ne lui aurait pas décoché un regard. À la rigueur, il aurait reniflé un bon coup. À la rigueur, oui.

Tonton ahane, grognonne, soupire, souffle, s'ébroue, soupire encore... La quantité de soupe dans la casserole fond comme neige au soleil. Il est concentré à mort, tonton. Le matin, c'est une autre musique. Il tournicote à la recherche de son caleçon. « Ousqu'il est, bon Dieu ? Ousqu'il est, je vous le demande ! Rendez-le-moi, démonerie ! Il est à moi, vous entendez ? À moi ! Mon beau caleçon tout propre ! Hein ? Où ça ? J'ai déjà regardé, y a que des saloperies de tricots de corps... Et si je passais sous une bagnole, vous y avez pensé ? Elle aurait l'air de quoi, ma carcasse, en vieille culotte pleine de trous ? Aha ! le voilà ! Je l'ai trouvé ! Vous entendez ? Je l'ai trouvé, je vous dis ! »

Chez nous, chacun prenait ses fringues où il pouvait. Plus exactement, à qui il pouvait. Mon oncle, par exemple, chipait

volontiers le fichu de ma mère ou encore ses lunettes. Une minute d'inattention, le temps de saisir un stylo à bille pour entourer dans le journal un programme télé, et c'était chocolat : tonton avait fait pousser des jambes à ses lunettes. Il n'y avait qu'Olga qui n'empruntait rien à personne, ni à moi ni à ma mère : ni ses sacs à main, ni ses jupes, ni ses bracelets, ni son rouge à lèvres, ni ses souliers – rien. Ce qu'elle portait, c'était à elle.

Une fois, je me souviens, j'avais enfilé une de ses robes. Comme ça, pour rire. Purée, j'avais pas chaud aux guibolles ! Et c'est comme ça qu'elles se promènent, les filles ? je me suis demandé. Même en hiver ? ! Ma mère m'avait expliqué qu'avant elles avaient des espèces de chausse pour se protéger du froid. Et maintenant ? Ma mère engueulait Olga : « Tu vas t'enrhumer le barbu ! T'étonne pas, après, d'accoucher de chapkas... »

Je regarde mon oncle. Je l'observe manger. Quand il aura fini, il lancera des quinquets hagards autour de lui, tel Lazare ressuscité. Il n'entravera rien, ne reconnaîtra personne. « Aha », soupire-t-il en abaissant ses lunettes sur ses yeux. Voilà, c'est fait. Il est rassasié – tout est dit. Je n'ai jamais connu mon oncle Fiodor que chauve et avec les lunettes sur le front. Je veux dire, pendant les repas. Quand il mange, il relève ses lunettes sur le front, sinon elles le gênent. Et quand il coud, il louche sur le bout de son nez pour vérifier qu'elles y sont.

Mon oncle, assis, un gros chandail sur les genoux. Il tend le cou, se recule : c'est sa manière de viser avec son aiguille. Je viens d'y passer un fil noir. Il reprise lentement, fixant son ouvrage par-dessus ses lunettes, de loin. La couture recèle une mélancolie particulière. Une étrange dignité. Surtout quand on coud du neuf dans du vieux. Ça, c'est la spécialité de mon oncle. L'histoire de notre vie. Tonton coud du neuf dans du vieux pour toute la famille : sa sœur, Olga, moi, lui-même. Il aime coudre à la main. Ne lui parlez pas de machine ! L'aiguille manuelle, il n'y a que ça de vrai. Et lorsque tonton s'y met, c'est pour longtemps. Oui. La couture le plonge dans un état de grâce. Il prend un air tellement solennel qu'on dirait qu'il est en train de coudre son propre linceul. Ses lèvres remuent silencieusement... Il s'est enfermé dans une bulle de pure

félicité. Comme il s'y enferme de plus en plus souvent, on le voit de moins en moins.

Mon oncle Fiodor... Sous la lumière terne de l'ampoule pendue au plafond... Chez nous, il n'y a pas de lampe pour la lecture, pas une seule – on fait des économies. Des économies, on en fait sur tout. Pas seulement sur ce qu'on peut, non ! Ce stade, on l'a dépassé depuis longtemps. On fait des économies sur tout, absolument tout. Tenez, quand on dort, on cesse de respirer ! L'oxygène, vous comprenez... Pour mon oncle, c'est le mode de vie idéal.

À présent, il peine à la tâche : la nuit tombe doucement, il n'y voit plus grand-chose. Il est seul dans la maison vide. Moi, je ne compte pas : à ses yeux, je suis devenu invisible, quand bien même je viens de passer du fil dans son aiguille. Il est tout seul, mon oncle. Bientôt, il ne me reconnaîtra plus, mais c'est une autre histoire.

À l'heure qu'il est, tonton est seul dans la maison vide. Oui. Ses mouvements lents, continus, parfaitement réguliers. Sa respiration. L'aiguille va et vient quasiment d'elle-même. Dans ces moments-là, mon oncle acquiert une certaine noblesse. Une grandeur et une majesté. Et puis il y a la mélancolie. Cet étonnant sentiment de plénitude. Un sentiment, vous savez... Bah, vous savez bien, il se retrouve dans tout ce que l'homme fait en solitude. Quand l'homme est seul, complètement seul, à l'instar de mon oncle Fiodor à cet instant, dans la grande pièce vide. Du moins, c'est le sentiment qu'il a : il coud, il est seul...

Les femmes connaissent bien cette mélancolie. Les femmes solitaires, qui passent leurs soirées chez elles, à coudre. Oh oui, ce sentiment, elles le connaissent très bien ! Elles relèvent la tête et promènent un regard étrange alentour. Et soudain – la mélancolie est là. C'est comme si, soudain, elles se voyaient elles-mêmes de loin. Qu'elles retrouvaient leur vie après l'avoir quittée pour un long voyage.

Je me détourne pour reprendre mes esprits. Le lent et solitaire reprisage de mon oncle me file le bourdon. Parfois je me dis : il est devenu une femme ! Une vieille femme seule ! Et, tout bien considéré, je crois que c'est ce qu'il est, en vérité – une vieille femme seule. Oui.

Cette heure particulière où mon oncle a fini de digérer tout en étant encore rassasié. La faim n'est pas encore de retour :

pas de lézard dans le placard, pas d'araignée au plafond. La belle journée ensoleillée a pris fin, avec sa digestion. Personne ne pipe mot, seul le tic-tac de la pendule trouble le silence. Quelque part dans la maison, ma mère engueule un seau qui s'est renversé. Elle l'engueule sans paroles.

On s'est tellement habitués les uns aux autres qu'on peut voir à travers nos corps. Des fois, j'ai l'impression qu'on parvient même à lire dans nos pensées respectives. Nous connaissons par cœur les différentes odeurs de notre tanière : l'odeur froide, triste, de l'entrée, qui rappelle une écurie à l'abandon ; le linge tout juste rentré du dehors glacé, crissant sous les doigts ; nos vêtements, nos cheveux... Quand nous dormons, nous nous reconnaissons au milieu de nos rêves, même les plus fous, et nous nous retrouverions parmi des millions d'insectes de notre espèce. L'odeur maternelle... Voilà pourquoi l'être humain a deux narines : une pour son père, une autre pour sa mère.

Derrière la fenêtre, les ombres mauves du crépuscule. On se croirait à l'intérieur d'une grappe de lilas. L'air sent la chaleur déclinante du poêle. On l'allume au cas où. Purée ! Nous vivons au XXI^e siècle et chaque jour, pour nous, c'est du « au cas où » !

C'était une saloperie de mauvaise journée. Jambe de Bois aimait à dire : « Les jours comme ça, on pourrait te chier dans la poche, t'y verrais que du feu. » Son « tu » me désignait personnellement. Et il disait vrai.

La prise électrique dans l'angle. En bas, au ras du sol. Quarante-cinq minutes durant, je dévore des yeux ses deux trous. Encore un peu, et ils m'avaleraient. Ça loupe pas : à la fin du cours, me voilà aspiré. À l'intérieur, j'y vois rien car y a rien à voir. Strictement rien. Et même moins que rien. Je souris comme un idiot.

Dans notre classe, un gus sur deux était couvert de boutons des orteils aux oreilles. Moi, j'en avais même dedans ! On poussait comme des putains de haricots magiques. La vue d'une jupe nous mettait en transe et nous nous y prélassions, nous nous vautrions dans cette transe, dans ce rêve enchanté de jupes et de petites culottes. Nous rêvions debout, nous couvrant de pustules comme de jeunes crapauds sous la pluie.

Il lui suffisait de dire un seul mot en anglais pour me flanquer la trique. Un mot – et Popol hallucinait, remuant stupidement sa tête aveugle. Cette langue inconnue le réveillait d'un coup. Oh, la mystérieuse incantation ! *Good morning, children*, suivi d'un petit hochement de tête. Nous, en chœur : *Good morning, teacher* ! Après, c'était cuit, je ne pouvais plus me lever sans soulever mon pupitre. Et si vous croyez que j'étais le seul ! Tous, vous entendez ? Tous les éléments masculins de la classe avaient leurs pupitres en lévitation. Quand elle parlait russe, elle ne me faisait aucun effet, mais dès qu'elle passait à l'anglais, par exemple pour corriger nos devoirs – vlan ! mon pupitre ne touchait plus terre ! Elle rendait nos crics marteaux. Nos braguettes fumaient comme des cheminées. Nous gémissions sans bruit... L'Anglaise tirait sans prévenir.

Un mois d'octobre resplendissant. Elle, en robe de fine laine délicate, assise les jambes croisées. Nos binettes sont rouge vif. On gratte le papier en reniflant, on dégouline de partout. Les filles, elles, ne reniflent pas. Y en a déjà deux qui portent des bas... Les filles, elles savent déjà tout de la vie et de l'amour. Elles ont toutes rendu leur copie – de vraies petites écolières modèles ! Elles n'ont que profond mépris pour notre reine. Elles la méprisent pour ses jambes croisées, pour son fond de teint, ses lèvres pleines, sa poitrine tout aussi pleine, pour les boutons qu'elle fait péter à nos braguettes, et puis pour ses yeux, ses yeux, oui, surtout. Ses yeux bordés de cils noirs, totalement inexpressifs... Rien ne s'y reflète, pas une pensée, pas un souvenir. On ne sait pas qui est sa mère ni qui est son mari, ni à quoi ressemblent ses gosses : sur sa chaise, on la croirait juchée sur un nuage. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle habite dans une maison à un étage. Et... qu'elle a une salle de bains !

L'info, on la tenait du Bigleux, qu'elle avait collé pour le trimestre.

Le Bigleux : Elle me dit comme ça, genre, « viens chez moi ». Bon ben, je me pointe. La porte est ouverte, mais je suis poli, je frappe. Que dalle ! Bon ben, j'bouge pas, j'attends. J'attends, j'attends, toujours pas de prof. Et moi, genre, j'ose pas entrer.

Nous : Pourquoi t'oses pas ?

Le Bigleux : J'suis pas fou ! Et si jamais après elle bave que je lui ai chouré des trucs ? Merci bien, j'ai déjà le conseil de discipline au cul !

Nous : Bon, et après ? T'as fini par entrer, ou quoi ?

Le Bigleux : Ben ouais ! Elle a surgi de chais pas où et elle a ouvert la porte. Moi, je bouge pas. Alors elle me fait un grand sourire et elle tend le bras, comme ça, genre, pour me dire d'entrer, quoi. *Good evening*, qu'elle fait. *Good evening*... *Come in* ! Moi, j'hallucine ! Elle éclate de rire. « Allez, entrez », qu'elle me dit. Genre, elle me vouvoie ! Vous voyez la scène, les mecs ? Elle me vouvoie ! Putain de ma mère ! Bon ben, j'entre et je la suis. Dans le couloir, y a une porte qu'est ouverte. J'y jette un œil, genre, en passant. Putain, qu'est-ce que je vois ? ! Une baignoire ! Blanche nickel chrome ! Et, je vous jure, elle venait juste d'en sortir ! Je vous le jure ! Y avait encore de la mousse dedans. Et puis ça faisait aussi comme des... vous savez, ces trucs, là... Mais si ! Ah, merde !

Nous autres, on attend. Personne ne croit à son histoire. Ce qui a dû se passer, c'est qu'il a poireauté deux heures sur le paillason de l'Anglaise et qu'il s'en est retourné chez lui Gros-Jean comme devant. On le connaissait, le Bigleux...

« Ce que je veux dire, c'est que l'eau dans la baignoire, elle bougeait encore, voilà. Elle venait d'en sortir, quoi. »

Je ne sais pas pour les autres, mais moi, j'y croyais pas. Mais bon, quand même, le détail de l'eau qui bougeait... Merde, ce détail, il m'a tué ! Je la vois se lever... Je la vois se lever dans l'eau... Comment, après ça, ne pas perdre la boule ? !

Baignoire. Maison à étage. Hall d'entrée avec lumière. Canapé. Eau chaude. Et... à volonté ! Y a qu'à tourner la poignée avec le petit bouton rouge. L'hiver, pas besoin de détacher à coups de pelle la merde congelée dans la cuvette. Pas besoin de souffler sur ses doigts frigorifiés. Putain, une télé ! Des fauteuils ! Un magnétophone !

C'était un autre monde, un monde complètement différent. Du moins, c'est ce qu'on pensait. On pensait : là-bas, dans cet autre monde, tout est différent. Tout le monde est gentil avec tout le monde, les chiottes sentent la rose et personne, mais alors personne, ne s'amuse à péter sur une allumette pour voir ce que ça fait.

Se retrouver là-bas, le rêve ! Dans ce monde fascinant rempli de petites lampes multicolores. On ignorait le nom de ces lucioles de paradis lointain. Quand on l'a appris, on a rigolé – des « loupiotes » ! Surtout, pour nous, ce monde magique

et mystérieux était lié au sexe. Au tabou, à la pénombre tapie sous les petites lanternes magiques... À une musique douce et une respiration haletante venant du canapé. Une île enchantée – voilà ce que c'était que ce monde, pour nous autres.

Ici, on avait quoi ? La misère ? La pauvreté ? Des clous ! La misère et la pauvreté, on ne les connaissait même pas de loin. Nous barbotions dans une terre grasse, un champ infini de boue et de possibilités. Le vide total ! Oui. Dans notre ciel, les corneilles volaient sur le dos afin de ne pas choper notre spleen, un bon spleen des steppes, fortifié à la tourbe et aux rêves.

Le parler du pays, c'était tout un trésor. « Nanou », « Maminette », « chèvre à chichis », « claquer les loupes », « battre la semelle à la dessemeler »... On apprenait mille langues, mille dialectes. On savait ce que signifiait faire des yeux de « cochon emperlé » ou de « jars au soleil couchant ». Nous poussions à l'intérieur d'un dictionnaire sans auteur ni couverture, aux pages plus parlantes que de vieux tarots. Et nos superstitions... « Ne fais pas tourner ta chapka au bout du doigt, t'auras mal aux cheveux ! » Et nous autres, hein ? Nous autres, alors ? On n'était pas en reste, nous autres. Un gus sortait de chez lui en mâchouillant un morceau de pain et chantonnait : « Un, deux, trois, j'partage pas avec toi ! » Sauf qu'à malin, malin et demi. En réponse, un loustic lui rétorquait : « Quatre, cinq, six, t'en chieras des saucisses ! » C'est-y pas joli ? Et ce n'est qu'un tout petit exemple. J'ai juste soulevé le coin du tapis sous lequel fourmillaient les mille et une facéties de notre verbe.

On avait aussi un parc, le parc Nikolai-Chtchors. Il y avait un chemin de fer miniature et une locomotive pour les enfants. Tourne, tourne, petite attraction... Bon Dieu, on nous prenait vraiment pour des quiches ! C'est le processus, tas de cons, qui compte, le processus et rien d'autre ! Les enfants, ce qu'ils aiment, c'est le processus. Ils sont tellement plus heureux que nous, les enfants. La destination, ils s'en tapent, ce qui leur importe, c'est le trajet. Ils tracent la route jusqu'à plus soif. Dès qu'ils le peuvent – pendant les vacances et après le déjeuner. Le matin, c'est école. Le matin, le parc dormait. De la rosée perlait sur les bancs. Enduits de cette rosée, les bancs

paraissaient glacés, glacés et rutilants sous les premiers rayons du soleil, comme recouverts de mica. Aucun cul au monde n'aurait eu l'idée de s'y poser. Se poser sur un banc le matin ! Ça va pas bien, citoyen ? En avant toutes – *arbeiten* ! On oublie le parc, on oublie les loisirs. Le temps libre ? Mais ça n'existe pas ! Personne n'en a, du temps libre, ni les enfants ni même les morts.

Le matin, au parc, il n'y avait que des malheureux. Des vrais. Ceux, par exemple, qui avaient perdu un proche. Le matin, le soir – ils ne faisaient pas la différence. Assis sur un banc, ils fixaient un point droit devant eux. Droit devant eux, rien ne changeait, ni le soir, ni le matin, ni la nuit. On courait, on riait, on faisait les fous, eux regardaient fixement au travers. On aurait pu leur faire les poches, ils n'auraient pas bougé un cil. Rien ne pouvait les distraire, pas plus que les mettre hors d'eux : cela faisait longtemps, trop longtemps, qu'ils s'étaient désertés. Un jour, les copains et moi, on en a eu marre de courir devant leur nez comme des glands. Même les arbres, même les pierres avaient plus de trucs à nous raconter.

Ici, avant qu'on fasse notre apparition, c'était très calme. Avant que l'on construise notre école, il y avait là un cimetière, un vieux et vaste cimetière, à la terre riche. En ce temps-là, la terre, elle n'avait peur de rien. C'est maintenant, oui, seulement maintenant qu'elle craint les hommes, mais à l'époque – non. À l'époque, elle nous aurait emmenés avec elle, tous jusqu'au dernier. Elle n'aurait eu qu'à nous ouvrir tranquillement son ventre, nous nous y serions couchés et nous y aurions dormi jusqu'au printemps. Maintenant, je sais pas. Vraiment, je sais pas. Le temps des morts sereines est définitivement révolu.

Mais bon, tout de même, quelque chose en est resté. Par exemple, l'écurie. À côté du cimetière. À présent, elle est vide. À présent, il n'y subsiste que l'odeur – qui me rend triste. Et un peu de soleil. Ses rayons traversent l'écurie de part en part et un tas de poussière y tourbillonne. Et puis, il y a la lumière. Oui, je me souviens, il y avait une lumière étrange. Dans cent ans, ma main à couper, tout y sera à l'identique. Tout s'est figé en un midi sans fin. Midi, quand la terre perd tout arôme. Oui. Sous la lumière sèche du soleil.

L'écurie abritait de vieux chevaux à moitié morts. Il n'y avait pas de Tatares par chez nous, et, hormis les Tatares, qui se

serait embarrassé d'une telle charge ? Ces vieilles bêtes finissaient leur vie dans cette vieille écurie. Les flancs recouverts de longs vieux poils, elles se tenaient côte à côte dans l'enclos. Je me souviens d'une petite rosse en particulier. Nous avons séché après la première heure de cours. Oui, je pense que c'était la première heure parce qu'il était encore tôt. Imaginez le printemps, des ruisseaux partout, et nos bottes empêtrées dans la boue, insoulevables. Les gens venaient balancer ici de vieux caissons, le bois séchait, devenait chaud au toucher, elles étaient vraiment super, ces caisses, on posait nos cartes sur la plus propre. On tapait le carton. Déjà, on n'avait plus froid aux mains. Le bonheur...

On l'avait tous adoptée. La petite rosse blanche. Même vieille, elle avait gardé la blancheur de sa robe, simplement son poil s'était mué en une sorte de duvet qui la recouvrait de la tête aux sabots, comme si elle venait de naître. Elle se tenait là, pouliche nouvellement née, terrifiée à l'idée de faire un pas. Ses poils fins se hérissaient dans les rayons du soleil, ils tremblaient au vent telles de minuscules antennes. Elle nous fixait de ses grands yeux, observait chacun de nos gestes. Elle se demandait quel genre de loustics on était. Si on avait du pain... Elle secouait la tête : pas de pain, vous êtes sûrs ? Pas même un petit bout ?

Elle tournait le dos au cimetière. En tout et pour tout, elle ne faisait que deux mouvements. Peut-être réchauffait-elle ses vieux os ? Peut-être. Elle présentait un flanc au soleil, et ne bougeait plus ; puis, tournant vers le cimetière ses naseaux, elle présentait l'autre flanc et s'immobilisait de nouveau.

Sa présence nous rassurait. Et ce qui te rassure, tu finis par ne plus le voir, pas vrai ? Une sorte de long sommeil réparateur.

Et nous, la rassurait-on ? Je crois que oui. On apportait la paix dans son âme, malgré nos braillements et nos hennissements de crétins. Oui, nous aussi on hennissait, en gros poulains excités que nous étions. Peut-être nous prenait-elle pour eux, pour ses petits ? Ou pour ses maris ? Est-ce qu'il la rassurait vraiment, notre boucan ?

Elle a fini par se retrouver complètement seule. Ses voisines avaient cané depuis longtemps, et elle, elle était toujours là, à présenter ses flancs au soleil brumeux d'avril. D'abord le gauche, puis le droit, puis elle présentait ses côtes, puis son

gros ventre frais. Une fois, je l'ai effleuré. Je me souviens, ce jour-là, elle se tenait plus près de nous que d'ordinaire. J'avais les mains gelées – aujourd'hui encore, elles sont toujours glacées –, on s'était pointés beaucoup trop tôt, le soleil n'avait pas eu le temps de faire son œuvre, même les caisses étaient tout humides. Et, subitement, j'ai voulu la toucher. D'habitude, je réchauffais mes mains entre mes jambes ou sous les aisselles, mais là, j'ai eu envie de toucher un autre être vivant. Un autre que moi.

Elle n'a pas eu peur. Elle n'a pas bougé, ne s'est pas reculée. Je lui ai caressé le ventre. Au début, c'était tout chaud. Les veines, dures, et le poil dru, un poil de vieux – son contact m'a rappelé la peau de mon arrière-grand-mère. Au début, donc, c'était tout chaud, mais petit à petit, ma main a compris que ça ne l'était pas et elle s'est retirée d'un coup. Le ventre était frais ! Elle, elle s'est rapprochée de moi. Ça lui avait plu, faut croire. C'est que, sûrement, j'étais plus chaud qu'elle. Ça lui a plu, à la petite rosse, et elle a fait un pas vers moi. Alors j'ai remis ma main là où elle était. Peut-être lui rappelais-je un gentil docteur ? Ils ont souvent les mains chaudes, les docteurs. Pas comme moi.

J'entendais les autres distribuer les cartes, mais je ne bougeais pas. La jument ne me regardait pas. Moi ou autre chose, quelle différence ? Un petit morceau de chaud, rien d'autre. Tant que je suis là, près d'elle. Tant que ma main est encore là. Tant qu'elle peut encore en profiter. Peu importe d'où ça vient, c'est juste là, ce petit morceau de chaud, cette petite main... Ça finissait par devenir inconfortable, alors j'ai voulu m'écartier, mais non, non ! qu'elle m'a fait. T'en va pas ! Reste encore un peu, un tout petit peu ! Voilà, comme ça... C'est bien... Elle a tourné la tête et a poussé mon poignet avec le bout de son nez. Elle l'a fait sauter en l'air – allez, encore ! Remets ta main, s'il te plaît ! Elle et moi, on a fermé les yeux. Je dormais en elle, dans son ventre, son ventre frais et résonnant comme une cathédrale vide. Je me lovais dans le ventre vide de la vieillesse. C'était si vide et si bon. Monde aqueux, anonyme, des mères et de la mort... Ce jour-là, j'ai été touché par le doux souffle des disparitions, le vent humide de la terre et des naissances.

Peut-être, après tout, me prenait-elle pour son fils. Peut-être, oui. Elle s'est dit sûrement que, bientôt, je m'en irais, comme ses autres fils. Et qu'elle aussi, elle s'en irait bientôt, dans la direction où pointaient ses naseaux. Relevant la tête, j'ai regardé là où elle regardait. Plus loin, il y avait la rivière, et plus loin encore – la steppe, une steppe qui n'était plus blanche, une steppe nerveuse, printanière. On n'y voyait pas encore d'oiseaux. Tout au fond seulement, loin, loin, on apercevait un point noir, un milan sans doute, et des nuages aveuglément blancs, des nuages d'avril. Et les couchers de soleil. Mais eux, elle les admirait sans moi. Elle regardait le soleil se coucher, seule dans son écurie, parmi les fantômes de ses copines défuntes.

Je ne devais plus jamais revoir cette vieille jument blanche. Pas en vrai, en tout cas.

On n'a jamais retrouvé de crânes de chevaux. Pas une seule fois. Un jour, on s'est pointés et il n'y avait plus rien. Plus personne dans l'écurie, plus personne dans l'enclos. Alors j'ai poussé la porte et je suis entré.

Les érables immenses et humides sont toujours là. Ici, pour eux, c'est le paradis. Une terre pareille ! Et d'autant plus le paradis – sans humains. On s'amusait à imaginer leurs racines grouiller dans la terre visqueuse. On les voyait s'abreuver aux sombres sources souterraines, celles qui coulent tout au fond, au fin fond du fond. Ces sources... On en avait la chair de poule jusque sur les genoux ! Toutes ces histoires à se faire peur ! Par exemple, les trésors. Les morts enterrés ici avaient certainement des trucs planqués quelque part. C'est bien connu, les morts sont de sacrés petits cachottiers ! Avec leurs grands airs pleins de mystère... Et ceux qui reposent innocents comme au premier jour, ceux-là, c'est les pires – ils vous jettent de la poudre aux yeux ! La vérité, c'est que tous les morts ont des squelettes dans leurs placards. Tous, sans exception.

La mort, on s'en foutait. Elle ne nous touchait pas, ni par-devant ni par-derrrière. Elle était bien trop loin de nous. Ce qui nous bottait, c'étaient les conjectures : qu'est-ce qu'ils avaient bien pu emporter avec eux, tous ces morts ? Où est-ce qu'ils avaient enterré leurs secrets ?

Au bout du compte, les crânes du cimetière finissaient par être des trésors en soi. Quand on les voyait sortir de terre, ça nous faisait comme une décharge électrique à l'intérieur. Ils poussaient comme des champignons après la pluie : ils crevaient le sol ! Une heure avant, il n'y avait rien à voir et tout à coup – paf ! mate donc qui voilà ! Merde ! Un petit monticule tout blanc tout beau...

Quelle énergie, quelle force les tiraient jusqu'à nous ? On ne se posait pas la question. On n'avait pas la tête à cogiter : le brusque arrêt de nos palpitations nous suffisait bien. En petite bande de freux hystériques, on frétillait et on s'agitait, becs contre terre. Là, « ça brûlait » ! Stop, les gars ! ça brûle ! ça brûûûle ! Moment magique de l'extraction... Elle réclamait une certaine technique : d'abord passer doucement ses doigts à travers la terre, puis, doucement, les enfoncer dans les orbites, enfin, très doucement, extraire l'objet. Très doucement mais sûrement. Une fois en main, ces crânes lourds de terre faisaient l'effet d'une tasse – une tasse barbare, pleine à ras bord de la terre des steppes. Blanches tasses traversées de fissures. Étonnamment légères. Terrifiantes.

Après, on passait aux cartes. Des parties du tonnerre de Dieu ! La crasse, l'ennui et la pluie nous rendaient dingos. On venait ici pour tuer le temps et on n'y parvenait pas : le temps voulait vivre ! Surtout quand il pleuvait comme vache qui pisse. Surtout entre cinq et sept. Alors on migrait dans le jardin de l'école, on s'installait sous le bosquet de lilas et on tapait le carton : au « con », au « pouilleux », une manche, une autre et... miracle ! le temps expirait de lui-même ! Dès qu'on titillait la dame de pique, il crevait comme par enchantement. Dès que. Enfin, presque.

Ça flottait sévère, puis ça s'arrêtait, puis le vent se levait. On déplaçait le blouson de Jambe de Bois qui nous servait de tapis à l'abri des gouttes et on remettait le couvert. Tchak, tchak, tchak... La donne est faite. Silence épais. Chacun lorgne son jeu. D'un coup, ça part : « Qui ouvre, les bourrins ? Qui c'est qui a l'valet de trèfle ? Ho ! Qui a l'misti, bordel ? » À l'époque, on appelait le valet de trèfle le « misti ». Aujourd'hui aussi ? Non ?

On cartonnait à en avoir des cloques. Pauvre Jambe de Bois ! « Fait chier ! J'ai le blair complètement mort ! Vous me sapez

l'odorat, bande de cons ! » On jouait au « nez » (classiquement parlant – au « pouilleux »). C'était toujours le pif de Jambe de Bois qui prenait. Dieu merci pour lui, c'était pas un pif qu'il avait, c'était un roc. En cinq manches, le bougre n'arrivait pas à se débarrasser d'une seule paire. Son pif, il ne ressemblait à rien tant on s'acharnait dessus. On en avait mal aux bras, à force.

Pour du fric, on ne jouait qu'au « con ». Au « mille points », faut prendre des notes : une goutte de flotte dessus et nos gribouillis partaient en sucette, on perdait le compte ; Jambe de Bois, ça le rendait furax. Ni une ni deux, il montait sur ses ergots. Pour de vrai ! Il sautait sur ses pieds et agitait les bras dans tous les sens. La flotte ruisselait en grosses gouttes dans nos cols de chemise, il s'en cognait comme de l'an quarante. Il beuglait qu'on voulait tous l'entuber. Nous croire sur parole ? Cette blague ! Ni parole qui tienne, ni once de confiance – le jeu, le vrai.

On finissait dans le noir complet. Pas une étoile au ciel, pas une goutte de pluie. Quant aux réverbères, j'en parle pas. Quels réverbères, franchement ?! On se tapait la der des ders. Le con de service faisait sa pénitence : aller au garage de l'école mendier de l'essence. Quand il n'était pas rembarqué, il revenait avec du mazout, ce qui, de la part des chauffeurs, était déjà un cadeau. On sortait des buissons la bouteille d'eau gazeuse vide qu'on y avait planquée, on allumait un grand feu, on l'alimentait de copeaux mouillés qu'on ramassait à la hâte et on y jetait des patates. Purée, ce que c'était bon ! Un festin ! Un vrai de vrai !

Ces ripailles improvisées permettaient à notre « nous » de renforcer ses liens. On jacassait à tire-larigot, plus fort qu'une assemblée de perruches ondulées. Tous les ragots, toutes les anecdotes possibles et imaginables ! On les jetait en vrac dans notre marmite, on les touillait avec délectation, on les assaisonnait à qui mieux mieux et on laissait couler librement leur jus, passé au tamis de notre imagination débordante, dans les méandres de nos cervelles... Nos histoires préférées, c'étaient les délires sur les trésors.

La moitié de l'école se baladait avec une collection de tibias à la ceinture. On retournait la terre jusqu'à la faire cracher des squelettes entiers ! Les vieux crânes que recelaient ses

profondeurs... La terre leur sortait des orbites. Bon Dieu, qu'est-ce qu'elle était compacte ! Je m'en souviens encore – impossible de la détacher. Il fallait procéder par étapes : secouer longuement les crânes à bout de bras, et les sentir devenir de plus en plus légers. On les portait à notre visage. En comparaison, on avait tous la grosse tête ! On jouait aux devinettes : à qui il était, çui-là ? À une bonne femme ou à un bonhomme ? On se passait de main en main la trouvaille. T'es qui ? Comment t'es mort ? On l'inspectait par tous ses trous. Peine perdue – homme, femme, le mystère demeurait. Les seuls crânes reconnaissables, c'étaient les crânes d'enfants. Si petits. Si fragiles. On n'en trouvait pas beaucoup. Qu'est-ce qu'ils étaient petits, bon sang ! À peine plus gros qu'un poing. Aux extrémités si aiguës qu'elles en devenaient coupantes. Quand on en débusquait, ça nous faisait tout drôle. On les cachait séparément. D'abord on les cachait, puis on les enfouissait. Petits crânes sans corps... Petites têtes d'enfants... Sérieux comme des papes, on creusait un trou et on les disposait dedans en rang d'oignons. On les replantait, en quelque sorte. Avec des gestes précautionneux au possible. Un peu de terre par-dessus, et c'est tout.

Seus dessus dessous qu'il était, notre cimetièrè. Un bordel sans nom ! Comme si les petits gars enterrés ici s'apprêtaient à calter sans laisser d'adresse. On était une armée de corneilles au cul d'un tracteur : becs au sol, on en ratissait le moindre carré, des fois que la terre nous réserverait une surprise...

Bon. Revenons à l'Anglaise. Elle regarde par la fenêtrè. Depuis un petit moment déjà : nous autres, on a tous fini notre copie. Son profil, la fenêtrè, derrière la fenêtrè il y a la rivière, puis la forêt, puis loin, loin derrière – l'horizon. Et encore plus loin – plus rien. Et la voilà, soudain, qui pousse la chansonnette : *Goodbye, goodbye... My native river...*

Elle a déraillé. Aussi tranquillement que si elle avait changé de trottoir. Personne ne moufte, ensorcelés que nous sommes par les accents de cette langue étrangère. D'ailleurs, c'est nouveau, ce petit solo. Avant, elle nous obligeait à chanter avec elle, et en chœur par-dessus le marché ! Bah, quitte à dérailler, autant embarquer tout le convoi, pas vrai ? En avant, moussail-lons ! Et à l'unisson, s'il vous plaît ! *Died every day she lived ! Du*

Shakespeare, rien que ça ! Putain – *Macbeth* ! Mais ça ne lui suffisait pas. Pendant qu’une partie de la classe bramait *Died every day she lived*, l’autre partie devait beugler *I shooooould pour the sweeeet milk of concooord into hell* ! On le scandait comme autant de slogans de sa folie, tandis qu’elle nous dirigeait avec son stylo à bille.

Les braillements de notre frégate maboule couvraient tous les autres : les borborygmes du prof de physique à tribord, le galimatias du prof de biologie à bâbord. Même qu’une fois le premier était venu réclamer : « Moins fort, je vous en prie ! Pour l’amour du ciel ! » C’est à peine si elle avait haussé un sourcil. Dès que le physicien eut tourné les talons, notre sabbat avait repris de plus belle. On était tous possédés jusqu’au trognon ! Elle soufflait sur les braises ! Elle attisait sans pitié ! Plus fort, hardi ! Sa main gauche allait et venait, hypnotique. La tête renversée, elle fermait les yeux. Littéralement, elle... fumait. Parole de moi, je l’ai vu ! La fumée ! Les flammes ! Je vous jure ! Des flammes lui sortaient de la bouche ! On tremblait tous comme des petits lapins : encore un peu et elle arracherait ses vêtements ! Une seconde encore et elle se jetterait sur nous ! On en rêvait en secret, certes, mais là, *in actu*...

Elle s’était métamorphosée en tigresse et nous autres, nous lui avions ouvert grand les portes de la cage. La sorcière en elle œuvrait tous azimuts. Trois sorcières en une ! Tournoyez, tournoyez, sorcières ! *Trois fois pour toi, et trois pour moi, Encore trois fois faisant neuf fois* ! Elle montait et descendait, montait et descendait... Elle tournoyait au plafond avec ses sœurs dans une polka endiablée ! Et cette farandole démoniaque jetait son ombre sur nos têtes...

Après, on avait cours de physique. Merde, elle nous avait plongés dans une transe telle qu’on passait ce foutu cours avec un mât entre les jambes ! Même les filles avaient des volutes qui leur sortaient de sous les jupes. Là, c’était du sérieux. Si même les filles en avaient des vapeurs... Les dents serrées, elles poussaient de petits couinements sur leurs chaises. Nos haleines embuaient les vitres ! Nous fumions comme les soupières de notre cantine ! Le physicien, lui, était indemne : il était resté trop peu de temps dans son antre pour qu’elle parvienne à le contaminer. Il s’était contenté de glisser son nez par l’entrebâillement de la porte avec son « Pour l’amour du

ciel ! » Haha ! Ce pisse-vinaigre s’imaginait pouvoir nous faire redescendre sur terre ! Il allumait ses guirlandes, branchait ses piles, ça crachait des étincelles et ça puait le soufre – on s’en battait la nouille. Il ruait autour de son transformateur comme un diable près d’une poêle à frire, ça nous faisait autant d’effet qu’un pétard mouillé. On ne le voyait même pas ! Les yeux révoltés, on hystérisait en silence pendant quinze minutes. Enfin, on reprenait nos esprits. Lui aussi.

Si elle ne donnait pas cours à côté, je m’endormais béatement. Si, je le répète, elle ne donnait pas cours. Parce que si elle donnait cours, ça voulait dire qu’elle était toujours là, derrière le mur, à portée de main. Rien qu’à travers la prise, sa voix accomplissait des prodiges. Cette prise... je vous en ai déjà touché un mot, non ? Eh bien, je m’y enfonçais tous les jours. Oui. On s’y enfonçait tous – en grande foule, on se faufilait dans ce petit groin. On se précipitait là-bas, vers elle, on fonçait à travers le mur, y avait qu’à se baisser pour cueillir par poignées notre tas de têtards : moi, le Bigleux, Sacha... Dans cette prise, il y avait de la place pour tout le monde. Pas de coups de boule ni de tatane : on s’écoulait en banc gracieux, organisés comme des goujons en période de frai. Sa voix nous tirait à elle. Cette sorcière nous menait par le bout du nez ! Sa voix libérait des graines qui se nichaient dans nos cerveaux pour y germer à leur aise. Nos têtes fleurissaient à foison, telles les plates-bandes d’une vieille fille.

Elle avait le cœur brisé. Dans notre classe, personne n’avait encore rencontré d’être vivant avec le cœur brisé. C’est pour ça que les filles la haïssaient – elles crevaient de jalousie ! Leurs cœurs à elles se portaient à merveille. Même que certaines en avaient deux : l’un pour le premier semestre de l’année, l’autre pour les vacances.

Le cœur de l’Anglaise, lui, était brisé. C’était une grande poupée animée, une merveilleuse poupée aux pieds chauds, montée sur des escarpins aux talons élimés, avec des pattes d’oie autour des yeux, des aisselles humides, des ongles peints, une voix de velours et une haleine cerise. Une grande poupée triste, à laquelle il suffisait de lâcher trois mots en anglais pour que nos deuxièmes palpitants se mettent à battre dans nos braguettes – à s’en briser, eux aussi.

Personne n'a jamais su pourquoi elle avait décidé d'en finir. Il faut croire que ce n'est pas facile, la vie, quand on a le cœur brisé. Un jour, elle s'est pendue.

C'était un jour comme un autre. On avait cours. Tout était strictement à l'ordinaire : sa pose habituelle près de la fenêtre, sa contemplation silencieuse. Les volutes sortant de nos braguettes.

Merde...

La sonnerie nous a fait bondir de nos chaises et on s'est rués vers la sortie. Le bout de nos oreilles finissait de se consumer. Sans la voir, on est passés devant elle, toujours aussi silencieuse près de la fenêtre. D'une immobilité de statue. Comme si elle pendait déjà au bout d'une corde. Merde ! On a quitté la classe, et, je me souviens, elle s'est levée et, doucement, elle a refermé la porte derrière nous.

Le lendemain matin, on s'apprêtait de nouveau à fumer par tous nos pores quand, au lieu de notre jolie poupée, on a vu débouler le directeur de l'école. Il tirait une de ces tronches ! On aurait dit une ampoule grillée. « Il n'y aura pas cours aujourd'hui. » Il a écarté les bras d'un air penaud. « Qui le souhaite peut rester et nous aider à... » Rester ?! On a foncé vers la sortie en troupeau de gnous fous furieux, manquant de le piétiner au passage. L'idée de la mort ne nous effleurait ni de près ni de loin : on n'éprouvait pas un soupçon de peur ou d'humilité. On n'éprouvait que dalle.

La fois suivante où on l'a vue a été la dernière – à son enterrement. Il y avait foule, la journée était douce et claire, et si pure qu'elle arrachait des sourires involontaires. Il faisait tellement chaud qu'on a tous ôté nos vestes.

Le dirlo se tenait sur le perron de l'école, les mains croisées derrière le dos. Il ressemblait à un dictateur triste. Il était seul sur le perron, et son regard glissait au-dessus de nos têtes. Un regard étrange... Il s'est secoué, comme s'il se réveillait d'un long sommeil, et s'est lancé dans un discours. Nous, nous avions les yeux rivés sur l'entrée : c'est par là qu'on devait la sortir. Le bide du Bigleux faisait des gargouillis si monstrueux qu'ils m'ont fait rater le discours et le moment où elle a émergé par la porte d'entrée, étendue dans son cercueil.

Elle semblait voguer dans une barque enchantée, une immense pantoufle de vair, parée pour le bal. Elle portait

toujours la même robe délicate en fine laine, et je me suis surpris à me dire stupidement que c'est dans cette même robe qu'elle reposerait là-bas. Là-bas, oui.

« Silence ! Chut ! »

Le cercueil fut déposé sur des chaises prises à la cantine et tout le monde se mit à défiler devant lui. Moi, le Bigleux et trois autres sommes restés : le Bigleux nous avait proposé d'aller, après, nous en griller une derrière le kiosque à musique. Il avait chouré une blonde Iava-100.

Les mains croisées sous la poitrine, elle était d'une blancheur de lys. En réalité, de poitrine, il n'y en avait plus – elle s'était estompée. Quelqu'un lui avait noué un foulard autour du cou, sans doute pour ne pas nous effrayer, plus vraisemblablement – pour ne pas s'effrayer soi-même. Pour se sentir fort. Ses cheveux noirs paraissaient encore plus noirs et ses sourcils étaient devenus si filiformes qu'on ne les distinguait presque plus.

Je fixais ses chevilles. Je ne me rappelais pas l'avoir vue porter des bas. Ce jour-là, oui. Et aussi des souliers à boucle. Les autres, je ne sais pas, mais moi, j'ai eu la nette impression qu'elle poussait un soupir accablé. Tu m'étonnes ! Tu casses ta pipe et on t'attife avec Dieu sait quoi !

Le défilé autour du cercueil avait cessé, et le camion qui servait de corbillard se faisait attendre. Comme attirés par un aimant, nous sommes retournés auprès d'elle. Moi, le Bigleux et les autres, nous l'avons entourée. Nous voulions une dernière fois nous imprégner de sa chair, gonfler nos narines de son odeur, en faire le plein pour l'hiver. Agglutinés autour d'elle, nous la dévorions, chacals insatiables.

Notre voracité exigeait des festins de chair. Des buffets gigantesques ! Des entrepôts de désir ! Des aérodromes d'amour ! Des tours, des immeubles, des villes entières ! Avec immeubles, tours, arbres, gazon, chiens en laisse, routes, rails, nuages... Tout est de chair et de sang. Tout est de chair – et tout est chair. Cette caverne souterraine, ce vague relent de poiscaille nous aspiraient avec le cercueil et l'Anglaise, avec les bus, les immeubles et les tours. Nos narines palpitaient. Petits charognards de l'amour, nous étions trop jeunes pour nous jeter sur elle – on n'osait pas. Elle nous sollicitait pourtant ! Il nous aurait suffi de cligner un œil, d'esquisser un geste pour qu'elle

reprenne vie. Son appel était si fort ! Mais cette fois, nous n'y avons pas répondu.

Lentement, elle s'est éloignée de nous. Elle s'en est allée, doucement, dans sa barque de fête, parée comme pour un bal. Son dernier bal.

Brusquement tirés d'un rêve éblouissant, nous sommes restés là quelque temps, hébétés. Puis on a vu la poupe de la barque qui dépassait de la benne du camion. Râlant et soufflant, le bus chargé du corps enseignant en deuil s'est ébranlé en direction du cimetière. Nez baissé, chacun de nous est reparti chez soi. La blonde Iava-100, franchement, qu'est-ce qu'on en avait à foutre ?

En chemin, personne ne mouftait. Quand Petit Abdullah l'a soudain ouverte pour aligner des conneries, le Bigleux l'a renvoyé sur les roses aussi sec : « Ferme ton trou à bites, ça pue ! » De surprise, Petit Abdullah a failli en avaler sa langue.

Nous marchions aussi silencieux que des fossoyeurs. Comme si nous venions de nous enterrer nous-mêmes. L'appel de l'Anglaise, tout vibrant en nous, commençait déjà à faiblir. La fureur de la dévoration. Et la pureté. L'immobilité du dévoré. Et la pureté. Nos premiers points de suture à l'âme.

Les lions agonisants appellent d'eux-mêmes les chacals qui les dévoreront. Leur long gémissement...

Nous l'avions dévorée, oui, et que restait-il d'elle ? Une pureté aveuglante. On avait beau se vautrer dans la boue, on en ressortait parfaitement propres. Disparue, la faim ! Envolé, le fardeau ! Tout n'était que pureté et propreté. Et son cœur, tout rose et tout neuf, reposait dans la barque sacrée. Un cœur sans une égratignure, sans une fissure. Et nos cœurs à nous.

Les femmes mûres... Les femmes mûres... Nous, qu'est-ce qu'on était ? Certainement pas des hommes. Non. Pas même des êtres humains ! Des graines – voilà ce qu'on était. Des graines semées au vent, des graines sans terre, sans rien au-dessus, rien en dessous. Et ce vent... Ce vent chaud qui se met à souffler subitement en automne. Il y a quelque chose en lui de... C'est comme au printemps. Dans le ventre du vent, il y a cette sensation de... oui, de renouvellement. Sauf que de renouvellement, il n'y en a pas. Non. Seulement son souvenir. C'est sûrement ce qu'éprouvent les vieux, la veille du jour de l'An. Un chatouillement dans la nuit, juste avant